AVENTURES FANTASTIQUES

— D'UN —

CANADIEN EN VOYAGE

BIF ''E DE

.ile

AVENTURES FANTASTIQUES D'UN CANADIEN EN VOYAGE

— PAR —

ZÉNON PAQUIN.

Dédié à mon père.



TROIS-RIVIERES
P. R. DUPONT, IMPRIMEUR-EDITEUR
Coin des Rues Notre-Dame & St-Antoine.

1903

AVENTURES FANTASTIQUES

— D'UN —

CANADIEN

EN VOYAGE

I

LE DEPART

En juin 1842, dans toutes les maisons de Sydney il n'y avait d'autre sujet de conversation que la découverte de l'or dans les montagnes Bleues. De l'or, encore de l'or, de l'or partout et toujours.

Depuis le plus simple journalier jusqu'au plus riche commerçant, personne ne pouvait rester indifférent à cette nouvelle.

En quelques jours, ce fut une émigration presque générale de toute la population valide de Sydney vers cette nouvelle terre promise : on ne trouvait plus d'ouvriers ; les magasins même fermaient, les propriétaires se préparant, eux aussi, à partir pour les mines.

Et chacun de bâtir des châteaux en Espagne.

Bientôt, les journaux publièrent : " Il y a de l'or dans les montagnes Bleues, des mines bien plus riches que celles de la Californie, des trésors immenses dont personne ne s'était douté."

Ce fut comme une traînée de poudre dans toute l'Europe et partant dans toute l'Amérique.

On parla à Montréal d'organiser un voyage d'excursion (!) jusqu'à Sydney. Certes, tout le monde semblait avoir perdu la tête et ne pensait plus qu'à l'or.

Les Canadiens se laissèrent tenter et mordirent à l'appât.

Le 10 Août de l'année 1842, le *Batavia*, navire de ligne française, s'apprêtait à quitter le port de Montréal, en route pour San Francisco et de là à Melbourne.

La meilleure occasion était offerte à ceux qui voulaient se rendre à Bathurst.

Plusieurs en profitèrent.

De tout côté, des voyageurs arrivaient, anxieux de s'embarquer pour un pays riche. Tous avaient adopté un costume à peu près uniforme ; tous portaient une chemise rouge, de grandes bottes et un chapeau brun. Ces vêtements quelque peu bizarres devaient être pour eux un signe distinctif, un signe de ralliement.

Il faisait ce jour là une chaleur écrasante, et le fleuve était très calme. C'était un joli spectacle de voir le *Batavia* soigneusement paré pour le départ et éclairé en plein par le soleil du midi.

Les matelots avaient terminé le chargement du navire et se reposaient maintenant, assis sur la passerelle près du grand mât. Les petits mousses hissés sur le bras d'artimon et sur la hune de misaine, causaient gaiement et égrenaient des rires joyeux.

Le *Batavia* allait lever l'ancre. Trois minutes encore et le navire allait s'éloigner.

A l'heure indiquée, enfin, il s'éloigna doucement du quai, et allait se lancer à pleine vitesse. lorsqu'une voix formidable cria en anglais : Stop ! Stop !

Le commandant du navire sortit vivement de son appartement situé au-dessus de l'arrière-poupe, et, chose rare, donna l'ordre de jeter l'ancre à 15 pieds du rivage et appela le capitaine.

Tous deux aperçurent sur le quai une sorte de

géant fendant la foule et bousculant sans façon ceux qui lui barraient le passage.

On se retournait indigné du sans-gêne de l'individu ; mais il n'était pas bon de trop s'y frotter, car il avait déjà distribué maints horions qui donnaient une preuve très satisfaisante de la puissance de ses muscles.

C'était un homme de taille gigantesque, à la barbe rousse, à la figure énergique.

Lorsqu'il vit le navire ancré à 15 pieds du bord, il sourit et murmura : Bah ! puisque le *Batavia* ne veut pas venir à moi, je vais aller à lui, c'est tout simple.

La foule qui avait compris applaudissait à tout rompre. Quelques reporters s'étaient hissés sur le Marché Bonsecours ; les autres spectateurs se bousculaient pour voir l'inconnu.

Comment allait-il atteindre le *Batavia ?*

Allait-il s'y rendre à la nage ?

Sans doute.

Cependant, le bruit courut qu'il allait sauter.

Sauter !

Pour le coup, l'émotion fut à son comble.

—Mille dollars qu'il ne sautera pas, cria un Américain, en brandissant dans l'air une liasse de billets de banque.

—Mille dollars qu'il sautera, soutint un autre.

Et des paris s'engagèrent.

Cette nouvelle parcourut la ville et, en un clin d'œil, en moins de temps qu'il en faut pour l'écrire, presque tout Montréal accourut au port.

Dans les hôtels, près des quais, à chaque fenêtre, quatre à cinq têtes s'allongeaient curieuses.

De tous côtés, des portes brusquement fermées, claquaient.

Plus d'un malheureux sur les quais furent précipités dans le fleuve par suite de l'augmentation considérable de la foule.

—Place ! fit tout à coup l'inconnu.

Comme une mer qui refoule ses flots, la foule se rejeta en arrière avec effort et une dizaine de badauds subitement déplacés, perdirent l'équilibre et furent piétinés sans pitié.

La police eut beau intervenir ; rien n'y fit. On écarta la police.

Cependant, l'inconnu se préparait à sauter, et allait prendre son élan, lorsqu'il sentit une main s'appuyer sur son bras.

—Monsieur, dit un jeune homme bien mis, très chic, portant lorgnon en or et vignette d'assurance au paletot, quel est votre nom ?

En faisant cette question, le jeune homme appuyait son calepin sur son bras gauche et se préparait à écrire.

—Mon nom est Bernard, lui cria l'inconnu, qui, prenant aussitôt son élan, d'un bond énorme, effrayant, d'un bond de tigre ou de panthère, alla retomber sur la galerie du *Batavia.*

Des hourras frénétiques se firent entendre du rivage et le navire, maintenant en plein courant, filait à pleine vitesse comme une mouette.

Bernard salua gracieusement la foule une dernière fois, et, passant devant les passagers stupéfaits et ébahis, il entra dans l'appartement du commandant.

—V'la un gaillard qui n'a pas froid aux yeux, murmura un passager.

—C'est sûr, grommela un grand nègre,.... vois-tu Dupont, il y a de ces hommes surprenants....

—Il faudra savoir de quelle nation il est, d'où il vient, où il va, n'est-ce pas Williams ?

—Sans doute, affirma le nègre.... Et toi le Parisien connais-tu cette figure là, continua-t-il, en s'adressant à un autre de ses compagnons.

—Malpeste, mes amis, foi de Jules Bellefroi qui est mon nom. je vous dis que c'est une binette obéliscale ... inconnue ... mais incommensurable, je vous le dis. A Paris, on n'a vu, messieurs, que.... qui.... mais peu importe, du reste. Quoiqu'il en soit, si cet étranger fait la route avec nous à Sydney même à Bathurst, nous aurons tout le temps de faire sa connaissance.

—Le Parisien a raison, appuya Dupont.

—Archi-raison, renchérit le nègre.

—Et pour sûr, continua Jules Bellefroi ou le Parisien—nous le désignerons désormais que sous ce seul nom de " Parisien "—et pour sûr, cet étrange homme qui saute comme un chat sauvage, en aura de belles à nous conter. Hourra ! mes vieux, le voyage ne se fera pas sans gaieté, que diable !

C'était un causeur endiablé que ce Parisien. Il était jeune. Tout au plus avait-il trente à trente-cinq ans. L'ensemble de son visage offrait une certaine beauté, mais une beauté fatiguée ou pour mieux dire flétrie. Des cheveux blonds couronnaient des traits fins, réguliers et non sans quelque distinction. Il tenait au chic. Il avait, paraît-il, reçu quelque instruction, et, partout où il avait voyagé, il avait été de bon conseil. C'était, de plus, un chercheur d'or très adroit. Il avait fait plusieurs voyages en Californie, et, avec enthousiasme, il se rendait en Australie en compagnie de ses amis Dupont et Williams.

Ce Dupont ! un type très curieux à étudier, indifférent à tout, qui remettait chaque chose au lendemain. Brave jusqu'à la folie, il n'était pas plus ému en présence d'une dizaine de bandits que devant un pâté au kangourou. Il se disait Marseillais

mais, té ! on ne le croyait pas, il était si blagueur. D'ailleurs, il n'avait pas *l'assent !*

Et Williams, lui ? Un nègre de la plus belle eau, plein de prétention et très hautain. Il se croyait beau parleur et s'efforçait parfois de *couler* le Parisien. Il excellait surtout dans le récit d'incidents fantastiques dont la plupart étaient des invention, de son esprit ordinairement en ébullition.

—En attendant que l'étranger reparaisse, disait le nègre, il me vient à l'esprit un incident extraordinaire auquel j'ai été intimement mêlé.

Un jour que.....

—Chut ! Williams, le voilà, interrompit le Parisien.

—Qui donc ?

—L'étranger, mon bon.

En effet Bernard venait de sortir de l'appartement du commandant. Il s'avança machinalement vers les trois amis assis devant la cabine de Dupont.

Puis, sans préambule, brusquement, il leur dit :

—Vous allez à Melbourne ?

Le Parisien répondit :

—Nous allons à Melbourne, à Sydney et à Bathurst.

—Au pays de l'or, ajouta Dupont.

—Au pays de l'or, répéta Bernard, et vous comptez sans doute sur un résultat splendide ?

—Sans cela, nous ne serions pas ici, bougonna le nègre.

—Et si je vous disais que vous allez vous jeter tête première dans un guêpier de tous les diables !

—Je dirais que ce que vous pensez est assez godiche, déclama le Parisien.

—Périlleuse est l'entreprise, mes amis, fit gravement Bernard, problématique est le succès. Parmi les heureux aventuriers dont l'audace réussit, combien n'en voit-on pas qui échoue misérablement.

—Nous savons ce que nous faisons, répondit brutalement le nègre. Si nous y allon, sc'est notre affaire.

—Pas de familiarité mal placée, Williams, s'écria le Parisien, en se levant, parole sacrée, voilà qui est cocasse de ta part.

—Sans compter, ajouta Bernard, en regardant Williams dans les yeux, sans compter que je pourrais envoyer M. le nègre pardessus bord sans plus de façon si...... mais, loin de là, je tiens à gagner son amitié et la vôtre, messieurs, et, pour vous le prouver, nous allons déguster ensemble une bouteille de vieux rhum.

En disant ces mots, il avait tiré, de la poche de son paletot, une longue bouteille et ajoutait :

—Avez-vous des verres !

—Entrons dans ma cabine, fit Dupont, j'ai ce qu'il vous faut.

Après avoir déployé une petite nappe en toile épaisse, sur la table, Dupont y déposaquatre grands verres recourbés, lesquels, suivant le Parisien, étaient de mode en l'an 1750.

On emplit les verres.

—A votre santé, messieurs, dit Bernard en élevant le sien.

—A la vôtre, répondirent en chœur le Parisien, Dupont et le nègre.

Et les quatre amis burent en se faisant claquer la langue en connaisseurs.

—Vous rendez-vous jusqu'à Sydney, monsieur, interrogea le Parisien en s'adressant à Bernard.

—Certainement que je m'y rends. J'arrive du Canada.... c'est-à-dire vous en arrivez vous-mêmes.... mais je suis Canadien, moi. J'habite une des petites paroisses du nord. J'ai entendu parler du départ du *Batavia* pour Sydney, et je suis venu. Donc, comme vous, je vais courir ma chance, comme vous, je vais creuser la terre et lave le sable !

—Topez-là, ami, fit soudainement le Parisien en tendant la main, vous êtes un des nôtres.

—Voilà qui est bien, ajouta Dupont.

—Parfait ! se contenta de dire Williams.

—Quant à moi, fit le Parisien, je suis né à Paris, au quatrième étage d'une maison du Faubourg St-

Honoré. Ma mère mourut en me donnant le jour. Mon père me plaça entre les mains d'une nourrice qui, un jour, me déposa à l'âge de 10 ans en plein milieu d'une rue en disant : "Va, mon vieux, gagne ta vie, quant à moi, je n'en puis plus !"...... Je me plaçai alors chez un marchand de mourons et, avec un salaire de quatre francs par jour, je réussis à me subsister jusqu'à l'âge de quinze ans.

Durant ce laps de temps, j'entendais parler et dire qu'on ramassait l'or à poignée en Californie. La fièvre me prit d'y aller faire fortune.

Je partis.

Je plantai là mon patron pour devenir mon propre maître.

D'ailleurs, traîner une existence de serviteur mal rétribué m'ennuyait fort.

J'ai donc été en Californie, J'y ai ramassé de l'or, beaucoup d'or, en compagnie de mes deux honorables amis, Jacques Dupont et Williams Jicalha ; mais, suis-je plus riche ! Non, mille fois non. C'est pour cela que j'entreprends de nouveau un voyage en Australie où il y a beaucoup d'or, dit-on. Serons-nous plus riche après ? Nous l'espérons tous mais je ne le crois pas.

Le Parisien s'arrêta un instant, puis demanda :

—Dupont, un cigare ?..

Et l'ayant allumé, il garda le silence.

—Est-ce tout ? demanda Bernard.

—C'est tout, oui, et c'est assez...

Un long silence se fit, un silence presque embarrassant.

Tous quatre ne dirent mot.

Bernard reprit :

—Et vous Dupont ?..

—Moi, eh ! moi, je suis né à Marseille, mes bons !

—A Marseille ? pas possible ?

—Tout est possible en ce monde. D'ailleurs le Parisien est bien né à Paris, pourquoi ne serais-je pas né à Marseille ? Mais si je suis né à Marseille, je n'y ai guère vécu.

—Ah ! ah ! fit Bernard.

—C'est comme je vous le dis, je n'y ai guère vécu, mais j'en ai entendu parler....

—Nous aussi, fit le nègre.

—Je n'ai jamais connu ni mon père, ni ma mère. Jeune, très jeune, je fus mis dans un jardin où je passais mon temps à piocher tout le jour, parfois la nuit. Cette existence-là me pesait horriblement. Je me sauvai un bon jour à la Nouvelle-Orléans. Ma bonne mine et mon air affable plurent sans doute à un marchand nouveautés, car il me prit à son service avec un salaire de dix piastres par mois.

J'y restai deux ans ; je devais avoir alors dix-neuf ans. Mon patron était à la tête d'une des plus

importantes maisons d'exportation et d'importation de la Nouvelle-Orléans. Sa position était complètement indépendante : il comptait parmi les citoyens les plus riches et les plus estimés de la colonie.

Quoique M. Pitt, c'était le nom de mon patron, ne restât pas indifférent à la grande nouvelle de la découverte de l'or, il ne se laissa pas entraîner à des spéculations insensées.

Un jour, la famille Pitt venait de se réunir pour le dîner, lorsqu'un pas rapide se fit entendre. Immédiatement après, entra un magnifique nègre vêtu de la chemise rouge du mineur, par-dessus laquelle il portait une jaquette de cuir anglais. Il était chaussé de bottes molles et tenait à la main un large chapeau californien.

“ Eh bien, demanda-t-il, ai-je l'air d'un mineur ? Suis-je assez bien équipé pour me rendre dans les “ Mines ” ?

—C'est M. Jicalha, vraiment ! s'écria mon patron en se levant. Au premier abord, je ne vous avais pas reconnu.

—Williams ! fit aussi Mde Pitt en hochant la tête d'un air étonné.

—Je pars dès l'instant, fit le nègre, et viens vous dire adieu.

—Tu pars pour la Californie ?

—Sans doute, il y a de l'or, beaucoup d'or, je reviendrai riche, je m'acheterai un petit cottage ici, pas loin, et vivrai tranquillement à mon aise. Est-ce une vie que je mène actuellement ? Du matin au soir, je suis chargé de transporter au second étage les barils de vin de notre voisin, l'hôtellier du coin ! Je suis écœuré de ce travail et j'ai quitté hier la maison où je travaillais. C'est le moment de se lancer dans les entreprises. Ce que puis faire de plus raisonnable dans le moment, c'est d'aller dans les mines : ici, nous ne pouvons avoir une idée juste de ce qui s'y passe. Adieu donc, je suis pressé, au revoir.

Et le jeune homme disparut.

Dupont s'arrêta un instant, but une gorgée de rhum, puis gravement continua :

" Le récit du jeune nègre m'avait vivement impressionné, à un tel point, que je pris, moi aussi, la résolution de partir. Le soir même je demandai un petit congé à mon patron. Celui-ci me répondit :

" Il y a actuellement tant d'occupations, qu'un négociant a besoin de tout son monde. Quant à moi, il m'est impossible de donner à un seul de mes commis, un congé, ne fut-il que d'une heure."

Je ne fus guère satisfait de cette réponse, si peu satisfait que, le soir même, je déguerpissais avec armes et bagage. Je fis la rencontre du nègre et

nous partîmes ensemble. Quant au reste, le Parisien vous a dit ce qui en était

—Par quel hasard êtes-vous venus à Montréal ? leur demanda encore Bernard.

Le Parisien répondit.

—Un accident sérieux en est la cause et nous a dégoûté de la vie d[illegible]urs en [illegible]fornie. Si ça ne va pas mieux à B[illegible]est !

—Racontez-moi ça, voulez-vous ?

—Non, plus tard [illegible] plus tard, vous saurez tout.

—Comme vous voudrez.

—Mais vous, monsieur, fit le Parisien en s'adressant à Bernard, racontez-nous votre histoire.

—Ma foi, je n'ai point d'histoire. Je m'appelle Bernard, je suis né dans une des paroisses du Nord, en Canada ; à venir jusqu'à aujourd'hui, j'ai travaillé ici et là, partout, et aujourd'hui, je suis ici. Voilà toute mon histoire et elle est trop courte pour être intéressante.

Pendant tout ce temps, le nègre, indifférent, fumait son cigare dans un coin de la cabine et sifflotait de temps à autre une romance de son pays.

—Où as-tu pêché cette criarde là ? lui demanda le Parisien en badinant.

—Tonnerre, parles-en avec un peu plus de respect.... c'est une ballade à ma fiancée.

—Ça, une ballade ? Si tu crois qu'elle nous amuse ta ballade d'enterre-morts ?

—Pas gaie, en effet dit Dupont.

—Ça ressemble à une marche funèbre, déclara Bernard.

Le nègre bondit de colère.

Il s'avança vers le Parisien, et, serrant les poings, il s'écria :

—Le Parisien, tu es un peu égoïste, beaucoup malin, et considérablement moqueur, c'est connu, mais, si je ne me retenais, je te casserais les reins *illico*, comme on dit en ton pays.

—Tu te trompes, mon bon, répondit Jules Bellefroi, mais, là, ce qui s'appelle trompé en plein ! le doigt dans l'œil jusqu'au coude ! Je ne suis pas de ceux qu'on intimide Williams, prends en note dans ta dure caboche.

A ce moment, des cris de "un homme à l'eau" se firent entendre.

Dupont, Bernard et le Parisien voulurent sortir de la cabine ; mais le nègre intervint.

—Arrêtez, messieurs.

Puis s'adressant au Parisien :

—Tu as dit que tu étais de force à *m'intimider*. Très bien, voici l'occasion de le prouver. Sois prêt .... Fais ton coup !.... Tu ne trouves rien ?.... Eh bien, nous allons nous jeter tous deux à la mer

et le premier qui tirera le mineur de l'eau aura le droit de dire à l'autre : *Je t'ai intimidé !* Ça va-t-il ?

—Ça va ! répliqua vivement le Parisien, et tu es un zig tout à fait rigolo, toi... On ne se fait pas une idée comme tu me vas en ce moment. Positivement, je te gobe !



II

BERNARD SE DESSINE.

Depuis quatre jours déjà, le *Batavia* était en route et aucun incident digne de remarque n'était venu faire trêve à la monotonie du voyage. Le temps se tenait au beau et la mer était toujours calme. Les passagers étaient nombreux, ils n'étaient pas moins de deux cents. Parmi eux, un grand jeune homme se faisait remarquer par sa tristesse. Il ne riait jamais, ne parlait à personne et, tout le jour, il restait seul, assis près de la passerelle, les regards perdus dans la mer. Lorsqu'on cria : "Un homme à l'eau", le grand jeune homme était disparu.

Ceux qui l'avaient remarqué croyaient à un suicide et ils n'avaient peut-être pas tort. On mit une chaloupe à l'eau et l'on fit des recherches, mais en vain.

Et la chaloupe, revenait sans avoir trouvé le noyé, lorsque le Parisien et le nègre se jetèrent dans la mer.

Toute l'attention des passagers se concentrèrent alors sur les deux amis.

C'était un habile nageur que ce Williams, mais on sentait que le Parisien n'était pas un novice.

—Tout à coup les deux nageurs disparurent.

1, 2, 3 minutes s'écoulèrent.

—Crac ! murmura Dupont, voilà nos deux fous en train d'entamer une conversation animée avec messieurs les poissons.... Bien du plaisir, mes vieux !

Une autre minute alla rejoindre les autres, et pas encore de nègre ni de Parisien.

—Nos deux amis seraient-ils noyés, murmura Bernard.... Je voudrais bien voir ça, par exemple.

—Je suis sûr que non, moi, fit Dupont.

Cinq minutes et...... toujours rien. Des siècles pour les spectateurs.

Les poitrines haletaient.

Morts, murmura le capitaine d'une voix profonde...... sans doute les caïmans !....

Les passagers frissonnèrent.

Soudain, deux têtes ruisselantes, rouges et bouffies, parurent à la surface de l'eau.

L'une de ces têtes représentait la figure souriante du Parisien, l'autre, la binette olivâtre de Williams. L'on vit deux mains s'élever, chacune tenant une jambe d'homme.

—Ça z'y est, dit le nègre, je *l'intimide*, mon vieux voilà la jambe.

—Et moi, *ibidem*, répliqua le Parisien, j'ai l'autre jambe...... le pauvre homme a été dévoré.

Le nègre parut mécontent.

En cette circonstance, aucun ne triomphait de l'autre.

Le succès les mettait à égalité.

—Hop ! les enfants, vite à bord, leur cria le capitaine.

—Ça z'y est, gronda le nègre.

Et les deux nageurs se mirent en frais de revenir au *Batavia*. Ils avaient déjà fait quelques brasses, lorsque les décors changèrent sur la scène avec une rapidité effrayante.

Tous les passagers poussèrent des cris de terreur et d'angoisse. A dix pieds des deux nageurs venait d'apparaître la figure grimaçante d'un caïman.

Il avait la gueule ouverte, une grande gueule large, avec une rangée de dents énormes.

Dupont se dépouillait de ses vêtements et allait se lancer à la mer.

—Non, avant dit Bernard, j'y suis. Tu es plus âgé que moi, reste ici.

—Es-tu fou ! s'était écrié Dupont.

—Ecoute, répondit Bernard, je suis seul, sans famille, sans parents,.... Je suis fort et habitué à cette espèce de lutte, laisse-moi sauver les amis.

Et sans attendre d'autre réponse, malgré l'intervention du capitaine, il s'élança dans la mer.

Il tenait un couteau entre ses dents.

Les spectateurs attendirent la fin de ce drame avec une anxiété poignante.

En apercevant le caïman, le Parisien s'était arrêté.

Le nègre avait suivi l'exemple. Et tous deux, avec un sang-froid effrayant, attendaient le monstre, n'ayant pour armes que les jambes du noyé.

La position était affreuse et insoutenable.

Tout à coup, le caïman disparut. Le Parisien et Williams s'élancèrent pour prendre la fuite, car si brave que l'on puisse être, une lutte dans la mer avec un caïman n'est pas très engageante.

—Parbleu, ne bougez pas, mes amis, leur cria Bernard qui arrivait, restez immobiles et laissez-moi faire.

Et Bernard, le canadien, plongea à son tour et disparut dans les flots.

Cinq à six secondes s'écoulèrent, puis l'on vit l'eau se tacher de sang.

Bientôt apparut Bernard ayant à l'épaule une morsure affreuse et en même temps l'on aperçut une forme gigantesque s'en aller à la dérive.

C'était le caïman.

On hissa les trois amis sur le *Batavia* et on leur donna toutes sortes de bons soins.

Bernard s'était évanoui.

Il avait perdu beaucoup de sang.

—Bien, murmura le médecin du bord, un brave.

homme, voilà un évanouissement qui a son heureuse signification. On dit quelquefois que la morsure du caïman est mortelle on a tort. La vie de cet homme est sans danger, j'en réponds.

Le nègre, lui, avait fixé ses yeux sur Bernard et, attendri, murmurait :

—Oui, sans lui......

—N, i, ni, c'était fini, mon cher nègre, continua le Parisien. Plus de Williams Jicalha, plus de Jules Bellefroi. Tous deux *ad patres*, mon cher. Tiens, je sentais déjà l'haleine chaude du caïman—pouah ! la mauvaise haleine !—lorsque crac ! sur l'ordre de Bernard, je m'arrêtai soudain. Je sentis une secousse ; je vis l'eau se rougir ; je distinguai comme un rugissement.... et ce fut tout. Malpeste ! tuer un caïman en si peu de temps c'est très corsé, c'est obéliscal, mon cher. Quant à nous !.... des moucherons, mon cher vieux, nous ne sommes que des moucherons.

—J'en conviens, murmura le nègre, mais si nous dormions un somme !

Tous deux se retirèrent dans leur cabine et quelques instants après, on n'entendit plus que le ronflement sonore des deux braves et le bruit du *Batavia* qui filait avec vitesse.

III

A SAN-FRANCISCO.

Quoique colonie espagnole, San-Francisco est une ville tout à fait américaine, et, bien que cette colonie fut fondée en 1777, tout y est neuf, tout y est jeune encore, tout date d'hier.

Vous ne trouverez pas, comme à Québec par exemple, de vieux quartiers, vestiges respectables des générations précédentes.

C'est une ville qui n'a pas de passé. Mais s'il n'y a là rien à glaner pour les antiquaires, en revanche, le comfort moderne et les découvertes récentes y sont appliqués avec une rare intelligence.

Depuis deux jours, le Parisien, Dupont, Bernard et Williams, attendant le départ du *Batavia* pour Melbourne, logent au Clif-House.

Connaissez-vous le Clif-House ?

Une maison où l'on entre par une extrémité et où l'on sort par l'autre.

Le Pacifique est là majestueux et mugissant.

Du Clif-House, le regard se fixe rêveur, sur l'océan dont les dernières vagues caressent à plus de vingt jours de marche, les grèves de la Chine et du Japon. Assis sur la galerie, ayant l'océan en face,

le Parisien, Williams, Dupont, Bernard et le propriétaire du Clif-House devisaient ensemble, parlaient du passé et de l'avenir.

Le propriétaire du Clif-House était un type amusant ; on l'appelait le Père Porter. Tout le monde l'appelait volontiers ainsi, mais pas devant lui, par exemple...... oh ! il ne l'eût pas souffert ! M. Porter avait trop le sentiment de son importance et de sa dignité....

A l'époque où se passent les faits que nous racontons, il possédait déjà une fortune rondelette acquise dans diverses entreprises. Venu à San Francisco en sabots, comme il aimait à le redire souvent, il devait à son activité et à son intelligence des affaires la position très enviable qu'il occupait ; aussi voyait-on dans l'expression de sa figure, dans la façon dont il redressait sa petite taille, la bonne opinion qu'il avait de lui même. Excellent homme d'ailleurs, et quoi que placé dans un milieu où se trouvaient réunis chaque jour des gens de races diverses, il savait se faire distinguer et aimer de tous.

—Savez-vous bien, messieurs, que les chercheurs d'or se multiplient chaque jour, disait M. Porter.

—Sans doute, répliquait le Parisien.

—A un tel point, continuait le Père Porter, que des bruits étranges courent de par toute la ville. On parle de meutres, d'arrestations forcées, de dévali-

sements.... que sais-je encore ?.... Enfin il n'est pas bon de se risquer seul, tard, sans armes, dans les longues rues silencieuses et noires.

—Hum ! grommela Bernard,.... les chercheurs d'or sont donc des bandits ?

—Quelques-uns sans doute répondit le Parisien et pour ma part j'en connais quatre qui.... que..... enfin, j'en connais quatre.... quatre bandits et....

—Tonnerre, s'écria Dupont, tu révèles un secret, le Parisien.

—Bah ! vaut autant tout de suite que plus tard.. Voici mon secret Bernard, écoutez bien.

Puis s'adressant à Porter.

—Si M. Porter veut bien se retirer

—Pourquoi ! pourquoi !

—J'ai mes raisons.

—Mais, cher monsieur, mais....

—Pas de mais.... Ho !....

Le cher M. Porter se retira dignement, à pas comptés, non sans jeter un regard de suprême dédain au Parisien qui répondit par un éclat de rire des plus significatifs.

Quand le propriétaire du Clif-House se fut retiré, le Parisien reprit :

—Williams, Dupont et moi étions aux mines d'or de la Californie où nous travaillions bravement comme le fait tout bon mineur. Un soir, nous reve-

mons à San-Francisco ayant en notre possession chacun un montant assez respectable. Nous avions pris l'omnibus de la poste et nous allions bon train.

" Holà ! s'écria tout à coup le cocher en cherchant à diriger son attelage sur la droite. Son œil exercée avait remarqué quelque chose de particulier. Il remarquait sur la gauche une raie noire qui devait provenir selon lui ou d'une rigole ou d'un tronc d'arbre. Habitués à ces chemins de montagnes où ils devaient sans cesse changer de direction, les chevaux obéirent, mais pas assez rapidement pour empêcher les roues de devant, de s'engager dans la raie noire. L'omnibus versa au milieu des cris de quelques voyageurs. Le cocher fut lancé de son siège, sa tête alla probablement frapper une pierre, car il resta étourdi, sans connaissance. Nous n'avions pas eu le temps de nous relever quand quatre bandits se ruèrent sur nous, le pistolet au poing. Nous fûmes pris séparément. Nous devions nous relever à moitié, étendre les bras, et, pendant que le chef des bandits tenait le bout de son fusil à quelques centimètres de notre visage, un autre visitait nos poches.

Lorsqu'on arriva à moi, j'essayai à me fâcher, à me débattre, mais une voix qui ne m'était pas inconnue, me dit en raillant :

" Vous savez, mon enfant, soyez bien gentil, car

nous sommes armés et bien décidés à ne pas perdre de temps...... Allons, laissez-nous faire l'inspection, et promptement."

Et il nous a fallu livrer ainsi tout ce que nous possédions.

Lorsque les bandits se furent éloignés, (les bandits étaient masqués d'un morceau de gaze noir, percé de deux trous) Dupont me rejoignit vivement ainsi que Williams.

—As-tu reconnu les bandits, me demanda Dupont ?

—Ma foi, non, mais cependant......

—Eh bien, mon cher, ce ne sont autres, que nos amis des mines, Jim, Bill, Michaël et Mack.

—Pas possible ?

—C'est la vérité, fit le nègre, n'oublions pas que nous avons un petit compte à régler avec eux.

A cette révélation, je me sentis plein d'une rage folle. Comment, ce sont nos propres amis qui nous dévalisent ! Je promis, sur l'heure de ne plus mettre les pieds dans les mines et quelques jours plus tard, nous partions tous trois pour Montréal.

Vous savez le reste, Bernard. Lorsqu'on parla de mines d'or en Australie, nous n'avons pu résister à faire le voyage et c'est justement ce qui explique notre présence ici".

IV

DANS LES MONTAGNES DE L'AUSTRALIE.

Le soleil venait de disparaître derrière les cimes dentelées des montagnes bleues. La forêt vierge, d'ordinaire si monotone en Australie, prit pour quelques instants une teinte plus animée. Les bois d'encolyptus, qui s'y étendaient à perte de vue, gardaient, il est vrai, leur aspect morne et triste, et la monotonie n'était rompue ça et là que par quelques casuarines, petits arbustes frais et verts, aux fleurs d'un beau jaune d'or. Mais au second plan, à travers les vapeurs du crépuscule, la montagne se colorait d'un vert assez foncé, tandis que les cimes plus éloignées étaient d'un bleu magnifique, qui devenait plus clair pour les sommets que l'on apercevait bien loin à l'horizon.

A l'ouest, les légers nuages qui voilaient le ciel prenaient déjà la teinte rosée du couchant, lorsque quatre hommes se montrèrent au sommet du Rasoir, une des plus hautes arêtes de la contrée.

Quatre hommes ! Trois hommes plutôt. Le quatrième était un colosse à la figure terrible. En ce moment surtout ses sourcils se fronçaient d'une manière qui annonçait rien de bon.

—Nous n'arriverons donc jamais, gronda-t-il, en lui-même.

—Patience, Bernard, encore un bout et nous y sommes.

—Nous n'y sommes pas du tout, le Parisien, reprit un nègre, je parierais gros que tu ne sais pas toi-même où nous sommes rendus.

—Je pense comme toi, Williams, dit un quatrième individu que nos lecteurs ont sans doute deviné et qui n'est autre que M. Dupont.

—Mes amis, dit le Parisien, je vous l'avoue, nous sommes bel et bien écartés......

—Alors, couchons-nous au pied de ce gros ar[illegible] et dormons un somme, proposa Bernard.

—Très bien, mais gare aux serpents à sonnette, murmura le nègre.

La réflexion de Williams ne fut pas écoutée et l'on s'étendit avec volupté sous un énorme palmier et l'on ne tarda pas à dormir.

Il y avait à peu près deux heures que nos q[illegible]es amis dormaient comme des bienheureux, lorsque Bernard s'éveilla en sursaut. Un craquement de branches cassées, écrasées, se faisait entendre autour de lui......Un bruit étrange parvint à ces oreilles, un bruit qu'il n'avait jamais entendu ! ..... et

deux minutes s'étaient à peine écoulées qu'il aperçut venir à lui deux yeux brillants qui le dardaient .... des yeux de feu.

C'était un serpent à sonnette.

Voyant le danger que couraient ses amis, Bernard alla les reveiller et leur dit :

—Allez dormir sous l'autre palmier que vous voyez à quelques pas d'ici, il me faut servir une soupe à un serpent à sonnette ..... et qui sait si, manquant mon coup, il ne vous arriverait pas malheur.

On se récria...... Bernard fut inflexible .....

—Allez, leur dit-il, j'ai besoin d'être seul en face d'un ennemi....

On lui obéit.

Bernard saisit aussitôt son révolver et, s'asseyant au pied de l'arbre, il attendit son terrible ennemi. —Le monstre s'avançait doucement, ne se pressant, pas comme s'il eût été sûr de sa proie... lorsqu'il fut à cinq pas de Bernard, celui-ci tira. Un œil de feu du monstre se ferma subitement.

—Et d'un, murmura le colosse.

Le serpent s'arrêta un instant, comme indécis. Le fait est que la balle du Canadien l'avait passablement étourdi. Il s'avança cependant encore plus vite cette fois, en faisant sonner ses grelots avec rage.

Un second coup de feu retentit et le dernier œil du serpent se ferma.

Le monstre essaya de s'élancer sur son ennemi, mais dès le premier effort, sa tête hideuse retomba inerte sur le sol. Il était mort.

Pour un coup de maître, c'était un coup de maître.

—Bien touché, Bernard, s'écria Dupont en accourant.

—Chut ! plus bas, répondit le Canadien, je viens de percevoir un autre bruit tout à fait étrange. Ecoutons.

En effet, on eut dit que des pas se rapprochaient. Les quatres amis se regardèrent.

—C'est une troupe de nègre qui nous [illegible] déclara tranquillement le Parisien.

—Bien murmura, Bernard, attendons-les ; mai[illegible] tout en les attendant, il sera prudent de voir à ce que nos carabines et nos revolvers soient en bon état.

Tout à coup, des cris formidables et de sourdes détonations se firent entendre.

—Tonnerre ! gronda le Canadien, que se passe-t-il donc ?

—Nous le saurons, demain, murmura Williams—moi, je dors, bonsoir.

—Comment, tu te couches, dit le Canadien, et nous serons peut-être attaqués dans quelques instants.

—Non, pas ce soir, mais demain, sans doute.

—Comment sais-tu cela ?

—Les nègres aiment à dormir.

—Supposons que la troupe qui nous poursuit campe à quelques pas d'ici, alors ne serait-il pas plus sage pour nous de déguerpir immédiatement, proposa Dupont.

Le Parisien fit un signe de dénégation.

—Vous n'avez pas l'intention je suppose, continua Dupont, de résister à cette troupe !

—Pourquoi pas ? dit le Canadien, avec le plus grand sangfroid.

—Mais, oui, en effet, Bernard a raison, qui donc nous empêcherait de résister ? ricana le Parisien.

—Nous ne sommes que quatre ! murmura Dupont en hochant la tête.

—Bah ! qu'est-ce que cela fait ! murmura à son tour Williams qui ne s'était pas encore endormi tout à fait, nous sommes quatre, ça suffit amplement.

—Bien, répondit flegmatiquement Dupont, mais je ne comprends pas que .....

—C'est inutile, interrompit Bernard. Tiens, mais voilà que le Parisien dresse les couverts. Certes, comment pouvons-nous manger par une pareille obscurité ? Mettons nous à table, cher Dupont, les idées me viennent en mangeant. Après le souper, nous aviserons.

Dupont se mit à table, sous le palmier, et mangea avec un appétit qui faisait honneur à la confiance que lui inspirait l'imagination de Bernard.

—Vous avez donc un plan de défense ? questionna Williams.

—Mais oui, je crois qu'il me vient une bonne idée.



V

L'IDÉE DE BERNARD

Le souper fut silencieux, comme doit être tout souper pris dans une semblable circonstance, par une parfaite obscurité. Après le souper, Bernard se coucha au pied de l'arbre et se recueillit pendant quelques instants.

Ses trois amis le regardaient avec anxiété, attendant qu'il leur fit part de son idée.

De temps à autre, le Parisien souriait.

—Eh bien ! dit enfin Bernard.

—[illegible] demanda Dupont.

—Que disiez-vous donc, cher ami ?

—Moi ! je ne disais rien.

—Si fait, vous disiez tout-à-l'heure qu'il eût été plus prudent de déguerpir.

—Ah ! pour cela, oui.

—Et moi je vous disais que nous pouvions bien résister.

—C'est vrai.

—Eh bien ! dit Bernard, en se levant, nous pouvons bien résister à nos ennemis, même avec avantage, bien que nous ne soyons que quatre.

—Vraiment ! dit Dupont.

—Sans doute. Il nous suffira d'élever devant nous ce rempart qui est écrasé là-bas.

—Bah ! murmura Dupont, en regardant autour de lui.

—Ne cherchez pas, vous ne trouverez pas ce rempart à moins que je ne vous dise où il est.

—D'autant plus qu'il fait noir comme dans un four, murmura Williams.

—Je voudrais bien voir ce rempart, dit Dupont.

—Voici mon idée, répondit Bernard. J'ai tué il y a un instant un énorme serpent à sonnettes....

—Oh ! je comprends, s'écria le Parisien.

—Très bien.

—Mais moi, je ne comprends pas, dit Dupont, et je voudrais bien comprendre.

—Tout vient à point à qui sait attendre, déclara le Parisien. Allons au rempart !

On fit quelques pas vers le monstre qui gisait, comme on le sait près du palmier.

—Tenez, cher ami, dit Bernard, en s'adressant à Dupont, il s'agit de mettre ce serpent sur la plus grosse branche du palmier de manière à ce que, demain m. .n, les nègres soient effrayés de cette apparition peu agréable.

—Bien. Après ?

—Après ? Les nègres tireront peut-être quelques

coups de carabines sur le monstre, mais comme l'animal est mort, il recevra les balles sans broncher.

—Bien.

—Puis, nous pourrons sans crainte prendre notre déjeuner sans nous occuper de nos brigands.

—Mais si les nègres s'aperçoivent que le serpent est mort ?

—Impossible.

—Comment cela ?

—A un moment donné, défiant toutes les balles, l'animal volera vers nos ennemis et il s'en suivra une telle débandade chez ces derniers que nous en rirons.

—Tout cela est magnifique, dit Dupont, mais le moyen de faire voler le serpent ?

—J'ai bien voyagé, dit Williams, qui commençait à douter de l'intellect de Bernard, et je n'ai jamais vu de serpents-volant.

—Vous n'avez pas encore assez voyagé, mon cher, dit le Parisien, avec le plus grand sang-froid.

—Ces messieurs comprendront certainement à mesure que nous exécuterons. Pour le présent, nous allons nous occuper de l'animal. Venez, nous avons dure besogne à faire, dit Bernard.

Les quatre amis en tâtonnant saisirent le monstre, non sans frissonner, et parvinrent à le jucher sur la forte branche de palmier avec beaucoup de diffi-

cultés, il faut l'avouer. L'animal ne tenait sur la branche que par un miracle d'équilibre.

—Ouf ! dit Dupont, quelle sale besogne ! et je voudrais bien comprendre....

Le Parisien souriait.

—Maintenant je continue à vous développer mon idée, dit Bernard. Aux premières lueurs du jour, les nègres verront certainement notre serpent. Ils en auront grande frayeur. Mais, aussitôt que nous les verrons s'approcher, nous piquons chacun notre carabine sous le ventre de l'animal et, le soutenant au-dessus de nos têtes, nous all[illegible]u devant de nos ennemis.

—Ceux-ci, voyant un tel monstre aller à eux, ainsi, dans l'air, seront étonnés, puis se sauveront en criant qu'ils ont vu le diable, dit le Parisien.

—Ah ! je comprends, s'écria Dupont.

—C'est bien heureux, vraiment.

—Vous avez là une idée merveilleuse.

—Hein ! fit le Canadien.

Trois heures s'écoulèrent pendant lesquelles les quatre amis se reposèrent, prirent quelques nourritures et firent la garde à tour de rôle.

Lorsque Bernard s'éveilla, le soleil se levait.

Son disque étincelant semblait sortir du sein même d'autres forêts que ne trouble jamais le bruit d'un pas humain ou le chant d'un oiseau.

Le ciel, d'un bleu intense au zénith, se colorait de pourpre à l'horizon. Pas un nuage au firmament. Ça et là scintillaient encore quelques étoiles et le croissant argenté de la lune fuyait par delà l'espace.

Partout, le plus profond silence.

Le silence se prolongea encore quelques minutes, puis il fut soudainement rompu par des cris de terreur ou de rage.

—Ça approche, dit Williams, en se frottant les mains.

—Il en est temps, dit Dupont, cette incertitude me pèse vraiment. Bataille ! bataille !

Et saisissant sa carabine, il l'arma vivement.

—Pas un mouvement, pas un cri, dit Bernard. Armez votre carabine, c'est bien, mais ne bougez pas, de grâce.

A peine ces paroles avaient-elles été prononcées, qu'une détonation formidable se fit entendre, et des balles sifflèrent au-dessus des quatre amis.

—On tire sur le serpent, dit le Parisien. Ah ! les niais !

—Préparez-vous, dit Bernard. Plantez votre carabine à la queue, Williams, et vous Dupont et le Parisien, plantez dans le ventre de l'animal ; moi je supporterai la tête...... mais faites cela avec précaution de manière à ce que les nègres ne nous

aperçoivent pas. Bien, très bien, c'est cela.... Baissez-vous !

Les quatre amis avaient eu à peine le temps de se baisser qu'une seconde détonation se faisait entendre, sans heureusement toucher personne.

—Maintenant, en avant ! dit Bernard.

Le Canadien prit le devant, et supportant l'animal au-dessus de leurs têtes, les quatre aventuriers partirent au pas de course et s'avancèrent dans la direction d'où étaient venues les détonations.

Les quatre amis débouchèrent dans une petite plaine où une vingtaine de nègres, voleurs de grands chemins, étaient campés.

A cette apparition effrayante, les bandits restèrent un moment indécis puis prirent la fuite.

—Que dites-vous de ça ? Dupont, interrogea Bernard.

—Je dis que c'est joli, pourvu que ça dure.

—L'idée de Bernard nous a certainement sauvés, dit le Parisien et voici pourquoi. Nous sommes en ce moment dans une route qui nous mènera droit au lac Oméo. Près d'ici, je connais une cachette dans laquelle nous pourrons trouver un abri sûr contre toutes nouvelles attaques. Le plus difficile était de nous débarrasser un moment de nos bandits. C'est fait, il nous faut en profiter. Laissons notre serpent ici et allons.... Ho ! suivez-moi !...

—Les nègres sont partis, ce me semble, dit Dupont, pourquoi donc nous sauvons-nous ?

—C'est en effet inutile d'attrapper ainsi une pleurésie ! ..... murmura Williams.

—Vous devriez savoir, mes amis, dit Bernard, que les nègres vont revenir !....

—Malpeste ! ce n'est pas encore tout à fait joli !...

—Venez ! venez, dit le Parisien, les voilà qui reviennent, et en nombre, je crois.

—Où me menez-vous ? dit Dupont.

—Venez et baissez-vous.

Ils atteignirent, moitié rampant, moitié courant le lit d'un petit ruisseau.

Ce ruisseau était si étroit qu'en certains endroits les buissons le couvraient comme une voûte.

—Halte ! dit tout à coup le Parisien, et cachons-nous sous ces buissons.

Il est certain que les bandits nous entourent comme dans un cercle. Tout à l'heure, le cercle se resserrant, les mécréants sauteront pardessus ce fossé sans nous apercevoir et nous serons alors presque libres.

Et tous quatre, dans l'eau jusqu'à la ceinture, se tinrent cachés sous les buissons.

Ce qu'avait prévu le Parisien arriva.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que

les bandits sautaient le fossé, continuant ainsi à resserrer le cercle.

Les quatre aventuriers quittèrent aussitôt le lit du ruisseau et traversèrent encore un champ bordé au loin d'un rempart circulaire de troncs d'arbres. En deux bonds, ils atteignirent ce rempart mais pas si vite qu'ils n'eussent été aperçus, et plusieurs balles sifflèrent à leurs oreilles.

—Les bandits nous ont aperçus, je crois, murmura Dupont.

—Vraiment ? dit Bernard, goguenard.

—Mais oui.

—Très bien, mais avant qu'on nous déloge de derrière ce rempart, il y aura des gémissements.

—Laissez donc, dit le Parisien, ces mécréants ne savent pas évidemment à qui ils ont affaire.

—Chut ! on vient de tirer, dit Bernard, qu'est-ce que cela ?

Le colosse, l'œil appliqué à une ouverture du rempart examinait la forêt.

Dix minutes environ s'écoulèrent.

Les taillis qui enveloppaient le coté ouest du rempart s'agitèrent un instant, des pas précipités firent craquer des branches mortes et environ 25 hommes émergèrent du milieu des buissons.

—Préparez vos armes, dit le Canadien, et feu tout ensemble sur cette canaille.

Quatre coups de feu retentirent et quatre hommes tombèrent.

—Qu'on me démolisse ce rempart et qu'on s'empare de ces chiens, s'écria celui qui commandait la troupe.

Les soldats ou plutôt les bandits hésitèrent.

—Soulevez cette poutre qui est là, dissimulée sous vos pieds, Bernard, dit le Parisien.

Le Canadien obéit.

Aussitôt la poudre soulevée par la main puissante du colosse, le Parisien reprit :

—Entrez là dessous, messieurs, voici la porte de notre auberge.

Et il leur montra une ouverture circulaire sous la poutre.

Ce ne fut pas sans peine que le géant put passer ses larges épaules à travers cette ouverture.

Les quatre aventuriers se trouvèrent dans une espèce de caverne de grandeur à abriter facilement cinq à six personnes.

—Maintenant que ma porte est fermée, reprit le Parisien, en riant, laissez-moi vous ouvrir mes fenêtres.

Et joignant l'action à la parole, il arracha trois chevilles du coin gauche de la caverne.

—Regardez, messieurs, ajouta-t-il, s'il vous plait, de voir quel temps qu'il fait au dehors !....

L'œil appliqué aux orifices, les trois amis appercevaient la troupe de nègres, puis le rempart de troncs d'arbres.

—Peste ! dit Bernard, comme ces messieurs vont être désappointés tout à l'heure !.... mais qu'est-ce donc ?..... J'aperçois un blanc ..... oui, un vrai blanc permis ces chiens ?

—....chiens ! oh ! Bernard, vous oubliez peut-être qu'il y a aussi ici un nègre parmi des blancs ! dit Williams.

—Non, mon ami, je ne l'oublie pas, mais je sais que Williams Jicalha, tout en étant nègre par la couleur, est blanc par le cœur.... Venez donc voir, le Parisien, quel est ce blanc. Le connaissez-vous ?

—Faites-moi place une minute, dit le Parisien, en s'adressant au nègre.

—Avec plaisir, repondit Jicalha, d'autant plus que vous connaîtrez facilement l'individu, je n'vous dis qu'ça.

—Où est-il ? dit le Parisien en appliquant à son tour, son œil à l'orifice.

—Regardez à droite, murmura Bernard.

—Oh !.... oh...., mais c'est Michaël.

—Qu'est-ce que Michaël ? demanda Dupont.

—Un de mes plus terribles ennemis, mon cher, vous le savez.

—Bon, nous voilà en excellente compagnie. Hi !

hi ! je l'avais effectivement oublié ce M. Michaël, j'ai, aussi, il me semble, un petit compte à règler avec lui.

—C'est votre ancien ami des mines de Californie ? interrogea le Canadien.

—Parfaitement, c'est cela, répondit Dupont.

—J'aurais certainement du plaisir à faire ample connaissance avec lui, continua Bernard.

—Vous en aurez l'occasion bientôt, je crois, car j'ai dans ma folle idée que nous allons jouer gros jeu, tout à l'heure.

—Tant mieux, il me tarde d'en finir.

Cependant à un second commandement du chef de la troupe, les brigands s'étaient rués sur le rempart et eurent bientôt fait de le démolir. Mais quelle ne fut pas leur stupéfaction de voir que les quatre amis étaient disparus.

Par où s'étaient-ils sauvés ?

Là était la question.

Le rempart était cerné, et si les quatre aventuriers se fussent sauvés, on s'en serait certainement aperçu.

—Cherchez ! cherchez ! criait celui en qui le Parisien avait reconnu Michaël, cherchez, mes enfants, ce ne sont pas des sorciers, que diable.

Dire que la position des quatre amis était critique, serait certainement superflu.

En effet, ils n'étaient que quatre, à six pieds sous terre.

Au-dessus d'eux une armée de vingt-cinq bandits.

Que le lecteur examine la position lui-même et il avouera qu'il fallait que nos quatre héros fussent des hommes de fer pour ne pas faiblir sous le découragement.

--Malpeste ! dit Williams, on dirait que notre poutre se dérange.

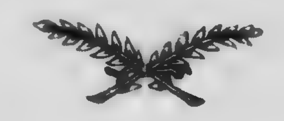
Le Canadien courut à l'ouverture.

—Parbleu ! vont-ils nous découvrir ? murmura-t-il.

Dupont et le Parisien gardaient le silence.

Williams, très calme, examinait les armes.

Puis, le poignard aux dents, la carabine au poing, ils attendirent.



VI

UNE PARTIE BIEN JOUÉE

—Seigneur, nous sommes pris comme des rats dans une souricière, murmura Dupont, d'une voix dolente.

—Quel moyen avez-vous de nous sortir d'ici sains et saufs, Bernard ? demanda Williams.

—Aucun, mon cher. Si on nous découvre, nous serons obligés de vendre chèrement notre vie, voilà tout.

—Ah ! murmura Dupont, voilà, mon cher Bernard, où nous a conduit votre fameuse idée à propos du serpent !

—Mon ami, dit le Canadien, laissez un peu ces messieurs de là-haut s'émoustiller en vain.... pendant ce temps, il peut me venir une autre idée qui sauvera la situation........ tiens, je sens que ça vient !......

—Voyons.

—Dites donc, Williams, avez-vous encore cette teinture noire qui réussissait si bien, à ce que vous m'avez dit, à confectionner cette belle encre....

—Quelle encre ? interrompit le nègre.

—Avec laquelle vous écriviez à votre cousine de Melbourne ?

—J'ai encore de cette encre, oui.

—Tant mieux. Je vous prie, mon cher, de barbouiller, avec cette encre, les mains et la figure de notre ami Dupont.

—Ah ! par exemple ! fit celui-ci.

—Puis, quand vous aurez terminé l'opération, vous ferez de même à mon endroit.

—Pourquoi donc ?

—C'est que nous allons purement et simplement jouer la comédie.... mais j'y pense, n'oubliez-pas le Parisien........

—Nous sommes donc à l'ambigu ? fit celui-ci.

—A peu près, oui.

—Ce que ça va être drôle, alors !

Cependant Williams avait tiré de sa large poche un certain paquet contenant une poudre noire. Il fit de cette poudre, à l'aide de sa salive, un liquide noirâtre avec lequel il barbouilla les mains et le visage de Dupont et du Parisien.

—Bien, avait dit le Canadien aussitôt l'opération terminée, c'est comme cela.

Dupont et le Parisien sont de véritables nègres à présent.

Puis il ajouta :

—A mon tour, maintenant, Williams, pensez-

—Or, continua Bernard, il faut savoir tirer partie de cette idée que j'ai eue de nous métamorphoser en nègres......

—Comment cela ?

—De cette autre idée que j'ai eue, contir le Canadien, de ne me faire barbouiller qu'un seul côté de la figure.

—Eh bien !

vous que je ne suis pas aussi anxieux que vous tous de devenir nègre ... pour quelque temps !......

Le nègre se mit aussitôt en frais de recommencer l'opération sur le Canadien.

Mais en apercevant la grimace que faisait celui-ci à mesure que la métamorphose avançait, il s'arrêta.

—Continuez, continuez, dit le colosse, et dépêchez-vous ; car nous n'avons pas de temps à perdre, que diable !.... seulement, ne me barbouillez qu'un côté du visage, s'il vous plaît.

—Et l'autre côté ? dit Dupont, qui ne cessait de regarder ses mains noires et se sentait très mal à l'aise.

—L'autre côté restera intact, mon ami.... et pour cause.... vous verrez.... j'ai mon idée. Qu'en dites-vous le Parisien ?

—Je dis que je vous comprends, mon ami, et que j'admire vos ressources d'esprit !

—Tout est pour le mieux alors.

Williams venait de terminer l'opération, quand la poutre qui fermait l'entrée de la caverne s'ébranla.

—Cherchez ! cherchez ! criait une voix du dehors.... Soulevez donc cette poutre, j'ai déjà ouï dire qu'un certain Parisien connaissait une cachette dissimulée sous une poutre !

Trois hommes se mirent en frais de soulever la poutre en question.

—Tiens, mais voilà une véritable cachette disait toujours la voix du dehors.... Il s'agit d'y entrer, mes enfants.... Allons, que dix hommes y aillent faire l'inspection.

Aussitôt dix nègres s'avancèrent et se mirent en frais de pénétrer dans la caverne les uns après les autres.

Dupont épaula sa carabine.

—Pas d'armes à feu, mon ami, laissez moi faire... dit Bernard, seulement tenez-vous près de moi. Vous, le Parisien, mettez-vous à droite. Williams tenez-vous près du Parisien et règlez vos mouvements sur ceux de Dupont. Quant à vous, le Parisien, faites comme moi, levez votre carabine, bien... prenez là par le canon, c'est cela.... vous comprenez, n'est-ce pas ?

—Oui, mon ami.

Tout cela avait été dit à voix basse. Une obscu-

rité complète régnait dans la caverne, car on avait bouché tous les orifices....

—Prenez garde, souffla le Canadien, en voilà un sur votre côté, le Parisien....

Bernard n'avait pas eu le temps de terminer sa phrase que la carabine du Parisien s'abattait et en s'abattant assommait le nègre qui longeait la caverne, à droite.

Comprenant ce qu'il avait à faire, Williams alla porter le cadavre tout au fond de la caverne, puis vint se remettre près du Parisien.

—Tiens, mais je commence à comprendre, fit Dupont, savez-vous que c'est très drôle !

—Vous n'êtes pas à bout, mon ami, fit le Canadien.

En disant ces mots, Bernard abaissa sa carabine...

Un bruit mat se fit entendre et un second nègre tomba assommé comme un bœuf à l'abattoir.

—Que dites-vous de cela ? murmura Bernard, en s'adressant à Dupont.

—Peste ! pourvu que ça dure, ça va bien, fit celui-ci......

Toujours dans la même attitude, le bras du Canadien et celui du Parisien attendaient d'autres victimes, mais en vain, plus personne......

—Maïni ! Maïni, criait une voix du dehors, Maïni ! revenez donc.

Puis un silence.

—Vous ne revenez pas, vous ne répondez pas, criait toujours la même voix, c'est que vous êtes morts.

Nous allons alors prendre ces chiens par la famine.

Et la poutre se referma.

—Que s'agit-il de faire ? demanda le Parisien.

—C'est ce que je voudrais moi-même savoir, en effet, murmura Dupont, très intrigué de voir que les choses tournaient ainsi au lieu de tourner autrement.

—Oui, qu'allons-nous faire ? interrogea à son tour Williams.

—M'est avis, dit le Canadien, avec un sourire fin, que nous ne nous sommes pas barbouillé les mains et la figure pour rien.

—C'est ce que je pense, moi-même, dit le Parisien.

—Eh bien, j'ai ouï dire par feu mon père—qui avait beaucoup voyagé—que les nègres avaient un respect particulier pour ceux ou celui qui naissent moitié blanc, moitié noir. Ceux qui naissent ainsi, ont, suivant eux, la vertu de guérir toutes les maladies et de connaître l'avenir.

—Bah ! fit Dupont, chimères que tout cela.

—Il ne coûte rien d'essayer, répondit le Canadien, en se levant, et, de ce pas, je vais......

—Arrêtez ! arrêtez, s'écria le Parisien, je ne permettrai pas que vous vous exposiez seul à la rage de ces bandits, laissez-moi vous suivre.

—Inutile, dit Bernard, ces bandits vont tomber à genoux en me voyant.

—Je vous accompagne quand même.

—Moi aussi, fit Dupont.

—Moi aussi, répéta Williams.

—En ce cas, mes amis, pas d'imprudence, et laissez-moi la conduite de toute cette affaire. Passez-moi votre carabine Williams.

—Mais vous en avez déjà une.

—Ça m'en fera deux, voilà tout, fit le Canadien, d'un ton goguenard.

Le Canadien prit le devant, avec les deux carabines sous son bras, suivi du Parisien, de Dupont et de Williams.

Dehors, la nuit était venue, les étoiles commençaient à briller au ciel. Un reflet rougeâtre comme celui d'un incendie éclairait le bois près duquel les moricauds avaient allumé des feux de branches mortes comme points de repère.

Lorsque à la lueur rouge des feux apparut les figures noires de Dupont, du Parisien et de Williams, les bandits les moins éloignés d'eux se levèrent mus comme par un ressort.

—Hia ! Hia ! crièrent-ils.

C'était là sans doute un cri de ralliement, car en moins de deux minutes les vingt-cinq bandits se trouvèrent réunis.

Aussitôt, le Canadien, mettant ses deux carabines en croix et les élevant en l'air, s'écria :

—" Réjouissez-vous ! Je suis le Prédestiné....

—Jaram ! Jaram ! Jaram ! s'écrièrent les trois amis, obéissant ainsi aux ordres de Bernard.

—Je suis Celui envoyé pour guérir mes compatriotes des maux qui les affligent....

—Jaram ! Jaram ! Jaram ! répetèrent Williams, Dupont et le Parisien, avec force transports de joie !

—Je suis Celui qui édifie et qui détruit....

En disant ces mots avec le plus grand sérieux, le Canadien avait saisi un jeune palmier, d'un léger effort l'avait arraché de terre et plié en deux dans sa main.

—Je suis Celui, continua le Canadien, d'un ton étrange, je suis Celui qui lis dans l'avenir....

A ces mots, les nègres se prosternèrent devant Bernard.

Seul Michaël restait debout et semblait défier l'étrange personnage :

—Comme je lui enverrais une balle dans la tête ! murmura Dupont. Tout de même c'est très drôle. Et dans un instant, nous allons être adorés.

—Le fait est, dit le Parisien, que Bernard est impayable, n'est-ce pas Williams ?

—Oui, mais où tout cela nous conduira-t-il ?

Un silence se fit.

—Retournez à vos foyers, dit Bernard, et racontez à vos familles, à vos mères, à vos épouses que vous avez vu le Prédestiné. Mais qu'est-ce que je vois là-bas ? Un blanc ? Qui est-il ? Ah ! oui, je sais, c'est un nommé Michaël ! c'est un traître. Chassez-le ! Chassez-le ! il vous porte malheur.

—Et toi, tu es un imposteur, s'écria l'ancien ami de Dupont, je te reverrai.

Et Michaël disparut.

—Aïe ! Aïe ! s'écria Dupont, il se sauve, prenez-le, prenez-le, j'ai une vieille affaire avec lui !

Mais Michaël était introuvable.

Le chef nègre s'avança alors vers Bernard, et, saluant jusqu'à terre.

—"Prédestiné ! dit-il, J'ai mon épouse qui se meurt, guéris-là."

—Ta prière est exaucée, fit Bernard, d'un ton grave.

Un jeune soldat s'avança vers Dupont et s'agenouillant :

—" Ma fiancée est morte, supplia-t-il d'une voix brisée, faites-la moi revenir ".

Dupont sourit en lui-même.

—Peste ! murmura-t-il, me voilà à mon tour Prédestiné ! c'est très joli. Et pour premier service, il me faut ressusciter une morte ! Du diable, si j'y réussirai.

—“ Ma fiancée est morte, murmura de nouveau le jeune nègre, voyant que Dupont ne répondait pas, faites-la moi revenir.”

—Ta prière est exaucée, s'écria Dupont en se donnant l'air d'un second prophète Elie.

Peu à peu, les bandits s'éloignèrent avec force marques de respect à l'adresse des quatre amis.

—Comment trouvez-vous ça, Dupont, dit Bernard en riant, lorsque les nègres se fussent tous éloignés.

—Je trouve ça très drôle.

—Oui, dit le Parisien, en tendant la main au Canadien, vous nous avez sauvés.

—Tout cela est beau, en effet, murmura Williams mais savez-vous que j'ai très faim et que je ne dédaignerais pas le plus petit râble au Kangourou. Donnez-moi le moyen, Bernard, de trouver quelque chose à me mettre sous la dent.

—Ah, mon ami, je suis comme vous, j'ai faim, voilà tout, et je n'ai pas d'autre moyen que de chasser un peu dans le bois.

—Mais n'allons pas nous écarter de nouveau de la vraie route, fit Dupont.

—Bah ! nous pourrons bien nous en tirer encore une fois, qu'en dites-vous, le Parisien ?

—Rien n'est impossible avec un ami comme vous, mon cher Canadien.

Mais il était dit que les quatre amis ne souperaient pas encore. Car, à peine le Parisien avait-il terminé sa phrase, que Michaël reparut avec dix autres auxiliaires armés jusqu'aux dents.

—Qu'on s'empare de ces farceurs, s'écria-t-il, en désignant les quatre amis.

Mais ce n'était pas chose facile, comme on va le voir.

Dupont, Williams et le Parisien avaient chacun leur homme et se battaient comme des lions.

Quant au Canadien, il s'était emparé de la poutre, laquelle, on se souvient, fermait l'entrée de la caverne. Cette poutre était très lourde, mais entre les mains du géant, elle semblait légère comme une plume. Aussi, elle fracassait les crânes, elle brisait les membres d'un seul coup. Les sabres s'ébrêchaient à son choc. A lui seul, le colosse valait quatre hommes. Tête nue, le visage moitié blanc, moitié noir, Bernard semblait être le dieu des combats.

—Lâches ! lâches ! s'écriait Michaël, en s'adressant à ses compagnons qui fuyaient, vous reculeriez devant quatre hommes !

—Mais toi, Michaël, s'écria Dupont, viens donc

un peu de ce côté-ci, bandit, traître, voleur de grand chemin, lâche !

Dupont, que la rage étouffait, ne voyait pas que Michaël le mettait en joue.

Le coup de feu partit.

Dupont tomba.

—Ah ! canaille ! tonna une voix.

Et l'on vit le Canadien s'élancer sur Michaël, le prendre à la gorge, et l'assommer d'un coup de poing.

—Pouah ! quel reptile voudra se régaler de cette carcasse maudite ! murmura le Parisien.



VII

LA COUSINE DE MELBOURNE

En ce temps-là où se passaient les aventures que nous venons de raconter, Melbourne n'avait pas 322,-690 habitants et n'était pas l'importante ville d'aujourd'hui. Elle avait bien ce port le plus important de tous ceux de l'Australie, mais elle ne possédait pas encore ce nœud de chemins de fer rayonnant dans toutes les directions.

Tout au plus, ici et là, s'élevait le coin borgne d'une guinguette.

Les maisons princières étaient rares, si l'on excepte l'hôtel de ville, le palais de justice et l'hôtel des postes.

Non loin du port, à quelques arpents de l'hôtel des postes, des ouvriers travaillaient à la construction d'une immense bâtisse.

Lord Melchand, très connu dans le monde financier, faisait construire une sorte d'entrepôt destiné à l'échange des lingots d'or contre la valeur approximative en monnaie courante.

Lord Melchand était immensément riche.

Il faisait construire cet entrepôt dans le seul but de favoriser les mineurs qui étaient obligés de se rendre à Sydney pour échanger leur marchandise.

Or, l'on sait que Belle-Rate, Bendigo, Forrest Creek, lac Oméo, placers d'or fort en vogue, se trouvaient bien plus éloignés de Sydney que de Melbourne.

Parmi la foule qui se pressait aux alentours de la passerelle, laquelle défendait les ouvriers de l'envahissement des curieux, on pouvait voir un homme d'une taille gigantesque qui se faisait remarquer par ses allures sans gêne et brusques.

—Hé ! Bernard ! dit une voix, regardez donc un peu à votre droite, sur la passerelle.... et dites-moi s'il n'y a pas un homme juché là ?

—Ma foi, Dupont, je vois bien un homme, mais qu'est-ce que cela vous fait cher ami ?

— J'ai dans ma folle idée que cet homme est tout simplement Jim.

—Qu'est-ce que Jim ?

—C'est un des associés de feu Michaël.

—Feu Michaël ! comme cela est bon à dire, fit une autre voix.

—Mon cher Parisien, n'oubliez pas qu'il me tarde de pouvoir dire aussi " feu Jim ", répliqua Dupont.

—Vous rêvez donc, la destruction de nos anciens amis ?

—Oui, depuis qu'ils sont devenus des traîtres. Mais, laissons ce sujet, pour le moment, et allons dîner. Venez-vous, Bernard ?

—Sans doute que j'y vais, avec cela que Williams ne tardera pas à arriver......

Les trois amis s'éloignèrent.

Ils arrivèrent à " Saucher House " et se firent apporter un dîner choisi.

Dans un appartement avoisinant la salle à diner, une foule bruyante faisait la fête.

Il y avait là maintes femmes de plaisir parlant l'affreux langage flottant et flasque des gandins.

Il y avait là maints avocats, maints autres hommes de profession, dont les habitudes étaient de fréquenter les salons d'or et de fleurs où les filles haut cotées ont la haute main.

Bref, cet appartement était rempli de " gommeux " qui parlaient leur argot avec une suffisance burlesque. On n'entendait que des " très chic " ! des " On se tord ".

Car, on le sait, Melbourne, à cette époque, se trouvaient remplie de Français, c'est-à-dire d'aventuriers venus de France. Ce sont eux qui avaient mis l'argot français à la mode.

Tous faisaient la fête avec un entrain de croquemorts. Tous jouaient, ripaillaient. Tous, d'ailleurs, ne se plaisaient que dans les compagnies de réputa-

tion douteuse, s'attardant à boire comme des cochers.

—Pourvu que nous dormions ce soir, avait murmuré Bernard.

—Williams ne sera donc pas ici aujourd'hui ?

—Je ne le crois pas, cher Dupont.

—Pourquoi ?

—Peste, peut-être notre ami est-il amoureux de sa cousine, dit le Parisien.

En effet, Williams trouvait le temps bon chez l'oncle Colinor.

Cet oncle de Williams, habitait, à Melbourne Ouest, une maison blanche et plaisante flanquée de granges spacieuses et de p..llés éclatants.

Ce fut une surprise chez l'oncle Colinor, lorsque le nègre fit son apparition.

Ce pauvre Williams ! d'où venait-il ?

On pressa le pauvre garçon de questions à un tel point que celui-ci promit d'y répondre le lendemain.

—Mais où est donc cousine Lilian ? s'empressa-t-il de demander à son oncle.

—Elle doit arriver de Sydney, aujourd'hui même.. si tu veux aller à la gare....tu as encore une demi-heure.

—Si je veux ! fit le nègre.

Il attela la jument de son oncle et partit comme un trait.

Il arriva en même temps que le landau poste. Une jeune fille en descendit, remit son billet à un employé, puis regarda autour d'elle avec ses grands yeux d'un bleu de mer.

En l'apercevant, Williams fut fort impressionné. Etait-ce là Lilian ?

—Ah ! la jolie cousine, pensa-t-il.

Puis allant vers elle :

—Vous êtes Mlle Lilian Colinor ?

—Oui monsieur.

—Je suis votre cousin, Williams Jicalha.

—Mon cousin ! s'écria une voix douce comme un chant de violon. Ah ! mon cousin !

Et la jeune fille, sans façon aucune, s'empressa de mettre deux gros baisers sur les joues de son parent.

Qu'elle avait la peau fraîche, la cousine !

Williams crut sentir un peu de satin qui avait effleuré son visage.

—J'ai une malle, dit-elle.

—Une malle ?

—Oui cousin.

—Je vais la chercher.

—Mais elle est très lourde.

—Bah !

Il mit la malle sur son épaule comme s'il eût fait d'un paquet de plumes et la porta dans la voiture, en sifflotant un refrain.

—Maintenant, en route, dit-il.

Il était trois heures environ, le soleil semblait jouer à cache-cache derrière quelques nuages légers.

Le nègre n'avait d'yeux que pour Lilian. Il ne voyait que ce corps frais de jeune fille.

Lilian envoyait de bonnes risettes à son conducteur.

Le bras gauche de la jeune fille touchait celui de Williams à chaque cahot.

Oh ! que c'était bon, ce contact intermittent !

La cousine bavardait ; elle demandait à son cousin des nouvelles de ses voyages ; elle le priait de lui raconter quelque histoire.... mais le nègre, tout occupé sans doute à conduire sa jument dans le chemin rocailleux ne répondait rien. Il se contentait seulement de murmurer parfois : " plus tard, ma cousine, plus tard."

Mais en arrivant à la maison de l'oncle, Lilian renouvela ses demandes et se fit si affolante, si cajoleuse que Williams n'y put tenir.

Il raconta comment Bernard avait tué le caïman. Il n'omit pas un détail de ses aventures dans les montagnes Bleues.

" Oui disait-il, Bernard est un homme extraordinaire. Aussitôt qu'il eût envoyé Michaël *ad patres*, il ordonna le départ immédiat. Il prit Dupont sur son dos et partit sans plus dire un mot. Le soir

nous couchions à la belle étoile. Bernard préparait une sorte de baume qui cicatrisait à vue d'œil la blessure de Dupont. Trois jours après, notre blessé était sur pied, et, huit jours plus tard, nous entrions à Melbourne sans encombre. Vous savez le reste.

Lorsque Williams eut terminé son long récit, l'oncle alla lui serrer la main et ne lui ménagea pas ses compliments.

La cousine lui avait sauté au cou et déposé deux baisers sonores sur les joues.

Et le nègre fut si ravi que ses yeux s'humectèrent et qu'il dut baisser la tête.

—Vous pleurez ? demanda la cousine.

—Ne faites pas attention, ce n'est rien.

Le lendemain matin, l'oncle était au bois, à l'affût d'un gibier quelconque.

Williams vint le trouver.

—Avez-vous tué quelque chose, mon oncle ? demanda-t-il.

—Non, pas encore.

—Ah !

Puis au bout d'un instant :

—Vous êtes ici depuis quatre heures, je crois ?

—Oui, Williams.

—Ah !

L'oncle regarda curieusement son neveu.

—As-tu quelque chose à me dire ? fit Colinor.

—Non.... non.... c'est-à-dire oui.

—Eh bien ?

—J'ai à vous dire.... hum ! quel temps, hein ? Il va pleuvoir, je parie.

L'oncle souriait d'un air goguenard.

—C'est donc grave, mon garçon ?

—Heu ! oui !.... c'est à dire....

Et crachant violemment :

—J'aime.... ma cousine.... Lilian.

L'oncle lança d'éclatantes fusées de rire.

—Il n'y a pas de mal à cela, fit-il.

—Ah !

—Sans doute, mais tu es un peu âgé.

—J'ai trente-quatre ans.

—Elle en a dix-neuf.

—Peste !

—Mais pouvu qu'elle consente.... je n'y mettrai pas d'obstacle.

—Si elle ne consentait pas ?

—C'est bien probable.

—Mille millions de malpeste ! il faut qu'elle consente.

Et il s'en retourna entre le zist et le zest.

Heureusement les circonstances l'aidèrent. Sur la lisière du bois, Lilian, seule, se promenait.

Il s'avança vers elle.

—Ah ! mon cousin, s'écria-t-elle en l'apercevant,

venez vous promener un peu avec moi.... Savez-vous que je n'ai rêvé cette nuit que "caïman, serpent à sonnettes, etc."

Sans façon, elle lui prit le bras.

Williams était si heureux qu'il haletait.

Il ne pouvait se résoudre à entamer la conversation sur le grave sujet qui l'avait amené près de Lilian.

Cependant, au bout d'un instant, il se décida :

—Cousine, je vous demande pardon, j'ai quelque chose à vous dire.

—Ne vous gênez pas, cousin.

—Il est sept heures, je dois partir à huit heures et .....

—Partir, interrompit-elle, partir si vite ?

—Mes amis m'attendent et......

—Et quoi ?

Williams ne répondit pas.

Quant à Lilian, elle avait joint les mains et semblait attendre des révélations importantes.

Qu'elle était jolie ainsi ! que ses yeux étaient bons à regarder !

—Je vous aime, ma cousine, murmura le nègre.

Lilian resta interdite.

—Vous m'aimez ?.... mais alors....

—Alors, vous serez ma femme.

—Ah ! vieux cousin .... cela n'est pas impossible.

Et la jeune fille lui tendit la main.

Lilian était une jeune fille brave. Lorsque le nègre lui eût dit qu'il devait auparavant aller aux mines d'or, elle lui répondit :

—Allez, mon ami, et revenez bien vite. Vous trouverez votre Lilian toujours la même. Et surtout faites-vous accompagner de vos amis.

Il me tarde de les connaître.

Et Williams était parti avec la ferme résolution d'amasser assez d'or pour aller vivre tranquillement avec sa cousine, à l'abri des vicissitudes de la vie.

Aussi, lorsqu'il entra au "Saucher House," avait-il le front rayonnant et le sourire aux lèvres.

Il trouva ses amis bottés, armés, prêts au départ.

—Oh ! disait Dupont avec amertume, j'ai cru que Williams n'arriverait pas. J'ai pensé un instant qu'il en avait assez des aventures comme ça.......

—C'est ainsi que vous calomniez les absents, mon ami.

—Je ne vous ai pas calomnié. On était inquiet de vous ici et j'ai cru devoir expliquer ainsi votre absence prolongée.

—Ouf ! je suis las, dit Williams.

—Buvez un verre de rhum, dit Bernard, en pre-

nant une bouteille sur une table et en remplissant un verre ; buvez, cela vous remettra.

—Oui, buvons, dit le Parisien, puis partons, nous n'avons rien à faire ici.

—Laissez-moi un peu reposer, de grâce, fit le nègre, je suis harassé comme jamais je ne l'ai été.

—Comment cela ?

—Je revenais de chez ma cousine......

—Vous ne nous l'avez pas fait connaître, votre cousine, interrompit le Parisien.

—Plus tard, cher ami. Mais je continue. Je revenais de chez ma cousine, quand, à l'encoignure d'une rue, j'aperçus devant moi un homme qui ressemblait fort à un de nos anciens amis.

—Qui ? fit Dupont.

—Mack.

—Bah !

—Oui, je l'ai suivi ; mais ce n'est pas sans peine, allez. Après deux heures de marche à travers les rues les plus tortueuses de la ville, il arriva à une petite maison isolée, où pas un bruit, pas une lumière n'annonçait la présence de l'homme.

Je l'entendis murmurer :

—Allons, Jim, nous n'avons pas de temps à perdre, partons, il y a loin d'ici à Forrest-Creek.

Je les vis tous deux sortir, armés de pied en cap et s'éloigner rapidement.

Alors je suis revenu et me voilà.

—Et nous ? fit Dupont.

—Et nous, mon ami, dit Bernard, nous partons sans retard, nous les atteignons et alors gare à eux.

Et Bernard accompagna la fin de cette phrase d'un geste de menace qui ne promettait rien de bon à celui ou à ceux à qui ce geste était adressé.

—Belle chasse ! dit le Parisien.

Ils partirent tous quatre, très gaiement, ne songeant nullement aux dangers qu'ils allaient courir, prêts à renverser tout ce qui mettra obstacle à leur passage. Pour ces hommes de fer, rien n'était impossible.



VIII

DANS LES MINES A FORREST-CREEK.

Tant qu'on pût suivre les bouts de route tracée, les rivières, les torrents, tout alla bien. Les difficultés du trajet ne furent pas de nature à rebuter des hommes aussi intrépides que nos quatre amis. On était dans la saison sèche, et là où n'existait point de sentier, on suivait le lit des torrents. Les véritables obstacles commencèrent lorsqu'ils durent se frayer un passage à travers les forets, les montagnes et les rochers. En ce temps-là, celui qui atteignait Forrest-Creek était considéré comme un homme d'une vigueur extraordinaire, comme un homme que la Providence favorisait. Beaucoup se mettaient en route avec ardeur, mais peu atteignaient le but.

Aussi, après un mois de marche, quand ils arrivèrent à Forrest-Creek, les quatre amis étaient-ils fatigués. Dupont surtout, que sa récente blessure avait affaibli, ne pouvait à peine se tenir debout.

Deux jours de repos suffirent cependant pour les remettre complètement sur pied.

Les quatre amis s'étaient construits une espèce de hutte en branche d'arbres où chaque soir, après le travail du jour, ils venaient se reposer.

Chaque soir, c'étaient des causeries gaies, des histoires à n'en plus finir. Ils avaient fini par oublier Jim et Mack qu'ils n'avaient pas vus depuis leur départ de Melbourne, et cela à l'encontre de leur attente.

Un jour cependant une seconde hutte se dressa à vingt-cinq arpents environ de celle de nos amis. Dans cette hutte habitaient deux viellards aux cheveux et à la barbe blanche. On ne pouvait croire qu'ils eussent atteint Forrest-Creek, vu leur grand âge. Mais on ne s'étonnait de rien dans ces parages. Les deux étrangers travaillaient aux mines et faisaient montre de leur vigueur. L'un d'eux rencontra un jour Dupont et lui dit :

—Bonjour, l'ami, comment trouvez-vous le séjour ici ?

Dupont tressaillit. Le son de cette voix lui semblait être connu. Il répondit cependant :

—Mais pas trop égayant, en vérité.

—Vous y êtes donc seul, sans amis !

—Au contraire, j'ai des amis.

—Ce n'est pas comme moi, je n'ai pour compagnon que mon frère ... sans compter que ce pauvre frère, il commence à se faire vieux et que tôt ou tard, il faudra le laisser pour toujours.

—Quel âge a-t-il ?

—Quatre-vingt dix ans.

—Il est donc plus âgé que vous ?

—Oui, c'est mon frère ainé. Moi, je n'ai que soixante-quinze ans.

De plus en plus, Dupont examina le vieillard et se demanda où il pouvait bien avoir entendu cette voix.

—A votre vigueur, on ne vous donnerait pas cet âge, reprit le Marseillais.

—Hum ! Je commence moi aussi à faiblir.... Dites donc, savez-vous jouer le biribi ?

—Mais oui.

—Venez donc ce soir prendre une partie, ça passera le temps.

—Puis-je amener mes amis ?

—Sans doute, nous serons heureux, mon frère et moi de faire leur connaissance.

—Très bien, à ce soir.

—A ce soir.

Et Dupont s'éloigna se demandant toujours où il pouvait bien avoir rencontré un homme ayant ce timbre de voix.

—Mes amis, dit-il, en entrant dans la hutte, nous sommes invités à passer la soirée chez nos voisins.

—Chez les vieux ?

—Oui. Mais j'ai cru entendre une voix connue, lorsque le plus jeune de nos voisins me parla. Il a une voix de rogomme......

—Ces hommes, dit Bernard, ont une vigueur bien extraordinaire pour leur âge.

—Supposons, dit le Parisien, que ce soient Mack et Bill déguisés en vieillard.

Dupont sursauta.

—Serait-ce possible ?

—Certainement, dit Williams, je sais même que Bill réussit parfaitement à se grimer et à grimer les autres.

—Et s'ils nous frappaient en traîtres, fit Dupont ?

—Impossible, dit Bernard, nous aurons nos armes, c'est-à-dire nos poignards, et nous nous tiendrons sur nos gardes.

—Très bien ! dit le Parisien, je prévois un joli petit égorgement.

—Pas du tout, fit Bernard.

—Bah !

—Dupont ira seul au rendez-vous.

—Ah ! par exemple, fit celui-ci.

—Nous, nous nous tiendrons en sentinelles derrière la maison.

—Eh bien !

—Au premier cri poussé par notre ami, nous enfonçons portes et fenêtres, et nous entrons.

—Ça serait plus simple, je crois, d'y aller tous quatre, fit le Parisien.

—Suivez bien mon raisonnement, mon ami. Nous

laissons Dupont entrer seul chez nos voisins. Ceux-ci se montrent empressés auprès de lui, le font boire, l'enivrent, l'allègent de son argent et le mettent à la porte. Il s'agit pour nous de les prendre en flagrant délit et ce nous sera facile, vu que Dupont aura l'idée de laisser une fenêtre ouverte. Par cette fenêtre, nous pourrons voir ce qui se passe à l'intérieur de la hutte, et, comme en ce temps-ci, les nuits sont noires, cela nous favorise beaucoup.

Laissez-moi encore la conduite de cette affaire, nous allons rire au dénouement. Si ce ne sont pas des traîtres, eh bien, nous aurons encore le loisir d'accompagner Dupont une autre fois.

—Comme vous voudrez, mon ami, fit le Parisien.

Il était dix heures du soir, lorsque Dupont, armé d'un poignard caché dans sa poitrine, s'avança vers la maison qui servait de gîte aux deux vieillards.

—Ma foi, dit l'interlocuteur de la veille, en l'apercevant, je ne comptais presque plus sur vous.

Et il mit dans sa phrase un ton ironique qui n'échappa point à Dupont.

Puis s'entama une de ces conversations indifférentes, tout à fait naturelles entre étrangers qui se rencontrent pour la première fois.

—Camarade avait dit l'inconnu, j'espère que la récolte de l'or vous satisfait pleinement.

—Mais oui, assez, monsieur !

—Ah ! vous savez, les m'sieurs comme moi, il y en a en masse dans les montagnes de Sacramento où nous avons fait longtemps la pêche aux œufs.

—Vous êtes de Sacramento, fit Dupont ?

—Non, je suis de Sydney, mais j'ai habité Sacramento pendant deux ans.

—Etes-vous allé aux mines de la Californie ?

—Jamais. J'ai beaucoup entendu parler des mines de Forrest-Creek et j'ai décidé mon frère, qui se fait vieux, le pauvre, de m'accompagner ici..... mais n'oublions pas le biribi....... auparavant, voulez vous trinquer ?

—Ce n'est pas de refus.

L'inconnu tira d'un coffre une bouteille de rhum et un verre.

—Tenez, camarade, servez-vous.

—Bien du merci. A vous maintenant.

—A votre santé !

—Merci.

—Certes, reprit Dupont après avoir bu, il est bon votre rhum, il se laisse boire et gratte agréablement le tuyau d'orgue.

—Oui, hein ? Maintenant, grillons-nous une cigarette ?

—Comme vous voudrez.

Et ils se mirent tous deux à rouler des brindilles de tabac caporal dans des feuilles de papier Job.

—Comme ça, reprit Dupont, en faisant craquer une allumette sur le fond de son inexpressible, nous allons jouer au biribi ?

—Oui, j'adore ce jeu.

—Et moi j'y raffine.

—Vous êtes-vous muni d'argent ? Je vous déclare que je joue assez bien.

—Entendez-vous ? dit Dupont, en faisant sonner l'argent dans sa poche.

—Très bien, et maintenant à table.

La partie commença, et à chaque gain de part et d'autre, on ingurgitait un verre de rhum et on grillait une cigarette.

Rien ne rend les rapprochements faciles et ne pousse à l'intimité que de fumer la cigarette ou de trinquer ensemble.

La passion commune crée la sympathie.

Cependant la veine était pour l'inconnu, il tenait tout et gagnait toujours. Mais la chance tourna et près d'une centaine de dollars passa de l'inconnu à Dupont.

—God dam ! s'écria l'inconnu.

Dupont tressaillit violemment.

—Ouf ! dit-il, il fait chaud dans votre bicoque, l'ami, si nous ouvrions une fenêtre ?

—Mais oui, en effet, dit l'inconnu qui alla ouvrir

une fenêtre et en profita pour jeter un coup d'œil au dehors.

—Fabert ! Fabert ! cria une voix chevrottante.

—Que veux-tu mon frère ? fit l'inconnu.

—Me lever .....je crois que ça me fera du bien.

—Ce pauvre frère, dit l'inconnu à Dupont, se fait vieux, comme je vous l'ai dit, et vous l'excuserez s'il radote un peu.

Et Fabert alla au lit où son vieux frère reposait, l'aide à se lever et à le conduire près de la table.

Le frère de Fabert devait être incontestablement un fils de la Verte Erin. Marqué fortement de la petite vérole, il avait autour de ses lèvres minces, le trait de malice particulier aux Irlandais.

Quand Dupont fit l'inspection de cette figure encadrée dans des cheveux blancs, il resta stupéfait.

—Mack ! murmura-t-il en lui-même. Alors, l'autre c'est Bill. Mais comment, diable, ont-ils pu se grimer à ce point que je ne les aie pas reconnus au premier abord ?....

Contre son attente, le faux bonhomme ne prononça pas une parole. Il était accoudé sur la table et paraissait s'assoupir.

—Camarade, fit Fabert, si nous reprenions la partie ?

—Merci, je ne me sens pas d'aise, répondit Dupont qui jouait son rôle en parfait comédien.... votre rhum fait comme les barbillons donnant la chasse aux grains de blé qui montent.... il grimpe dans ma boîte à musique.... on dirait que je suis sur des chevaux de bois.... tout tourne. Mais ça ne sera rien, je m'y connais, d'ici à cinq minutes, il n'y paraîtra plus.

—Un verre de cognac vous retapera, c'est souverain, dit Fabert, car je suis comme vous, le rhum me gêne un peu.

—Du cognac, vous en avez ?

—Oui une bouteille.

—Et bien, versez-m'en alors une gorgée, et, ensuite, avec votre permission, je prendrai congé de vous.

—La nuit est noire, vous ne trouverez jamais votre chemin, attendez à demain matin.

—Alors, laissez-moi faire un petit somme pour chasser le moulin à poivre que votre rhum à mis dans ma cervelle.

Un éclair à peine perceptible passa dans les yeux de l'inconnu.

—Oh ! celà, de grand cœur, fit-il.

Et il alla conduire Dupont au lit que son frère venait justement de quitter.

Le bonhomme dormait toujours.

Mais quand l'inconnu revint, le bonhomme se leva vivement et dit :

—Nous en tenons un, qu'allons-nous en faire !

—Lui prendre d'abord son argent.

—Puis ?

—Le mettre à la porte.

La porte s'ouvrit soudainement et Dupont parut.

—Eh ! camarade, dit-il, en zigzaguant sur ses jambes comme un homme complètement ivre, je n'ai pas de sommeil, versez-moi encore un verre de cognac....

—Ça ne va donc pas, fit l'inconnu qui avait d'abord froncé les sourcils puis s'était remis.

—Toujours ce diable de moulin à poivre dans la cervelle.

—Bah ! ça va se passer.

Et il versa à Dupont un autre verre de cognac.

Celui-ci alla se coucher en disant :

—Voilà.... que.... je.... ne vois.... plus rien.... on dirait que.... ma tête tourne.... sur mes.... épaules.

—Il nous a surpris, fit le bonhomme.

—Bah ! il est ivre-mort.

—Peut-être joue-t-il la comédie ?

—Si Dupont avait su que je suis Bill et que tu es Mack, je suis certain qu'il aurait déguerpi avant cette heure.

—Tu crois ?

—J'en suis sûr.

—Prends garde. Tu sais que Dupont, comme ses compagnons, du reste, est un de ces hommes observateurs qui savent profiter de la moindre circonstance pour se défendre. Tu veux jouer gros jeu, mais prends tes précautions.

—Pressens-tu un malheur ?

—Peut-être. Dans tous les cas, je crois que Dupont est un finaud et que......

—Ta ! ta ! ta ! mon cher, interrompit Bill, encore un peu et tu te ranges du coté de nos ennemis.

—Non, Bill, jamais je ne te trahirai, surtout depuis que Michaël a trouvé la mort dans les montagnes Bleues ... Mais laissons ce sujet, et parlons pratiquement. Qu'allons-nous faire de Dupont ?

—Tu le sais, lui ôter son argent et le mettre à la porte.

—Eh bien, à l'œuvre !

—Suis-moi.

Tous deux entrèrent dans la chambre de Dupont.

Par malheur pour eux, ils avaient oublié de fermer la fenêtre que Dupont avait fait ouvrir.

Dupont avait mis sa bourse sous sa tête et semblait dormir d'un profond sommeil.

Bill, avec des précautions sans nombre, avec des mouvements d'une délicatesse infinie, glissa sa main

sous la tête de Dupont.... mais ne put s'emparer tout d'abord de la bourse. Il fallait, coûte que coûte, déplacer la tête du dormeur, et, ce n'était pas chose facile.

Le misérable eut aux lèvres un mauvais sourire ou plutôt un rictus de bête fauve.

Si Dupont se réveillait ?

Bill sortit son couteau, le mit à la portée de sa main, bien décidé à s'en servir au besoin, puis, aidé de Mack, il recommença l'opération.

Si les deux voleurs eussent été moins agités, ils auraient sans doute remarquer un léger tremblement des sourcils du dormeur,.... mais tout occupés à leur besogne et excités comme ils l'étaient, ils ne s'aperçurent de rien.

—Mack ? dit Bill, à voix basse.

—Qu'est-ce ?

—Je vais déranger la tête de Dupont, s'il se réveille, tue-le.

—C'est bien.

Mais il se trouva que Dupont continua à dormir et que Bill put sans encombre s'emparer de la bourse.

En ce moment, minuit sonnait.

—Maintenant que nous avons le magot, dit Bill, prends Dupont par les jambes—moi je lui soutien-

drai la tête—et sortons-le. Il me tarde d'en être débarrassé.

Ils allaient se mettre de nouveau à l'œuvre, lorsque Dupont fit un mouvement.

—Eh ! camarade, bredouilla-t-il, encore un verre !............

Et il se mit sur son séant. Puis, apercevant les deux amis :

—Mes chers amis, vous veilliez sur mon sommeil. Que c'est bien à vous !

—Vous demandiez encore un verre, je crois, fit Bill.

—Si c'est possible, oui.... j'ai le gosier sec.... je pourrais boire la mer....

—Je vais chercher la bouteille alors, dit Mack.

—Je vous suis, je vous suis, fit Dupont en se levant soudainement et en suivant les deux misérables dans l'autre pièce.

Mais en entrant dans l'autre appartement, Bill s'arrêta, Mack recula et Dupont sourit.

Près de la fenêtre ouverte, Bernard, Williams et le Parisien se tenaient debout, chacun un revolver armé à la main.

—Si vous bougez, s'écria Bernard, je vous brûle. Venez donc ici Dupont.

Dupont s'approcha.

Bernard reprit :

—Savez-vous, cher ami, à qui vous aviez, affaire, tout à l'heure ?

—Ma foi, non.... c'est-à-dire, ma foi.... oui.

—A Mack et à Bill, fit Williams.

—Williams et le Parisien, dit Bernard, vous allez mettre en joue ces deux misérables et s'ils font mine de bouger, tirez sans crainte.... moi je vais aller les démasquer.

Williams et le Parisien mirent en joue les deux bandits.

Bernard s'avança vers Bill, lui arracha sa chevelure et sa barbe postiche et fit de même à l'endroit de Mack.

—Reconnaissez-vous ces deux messieurs Dupont, fit Bernard.

—Parfaitement, mon ami.... et je dois vous dire que je les ai reconnus dès qu'ils ont essayé de m'enivrer. Je me suis mis alors à faire la comédie.... et je vois que j'ai réussi à merveille.

Bill et Mack enrageaient.

—Je prie donc, ces messieurs, continua Dupont, de me remettre ma bourse.

—Dans un instant, oui, mon ami, fit Bernard, auparavant fixons le sort de ces deux voleurs.

Et les quatre amis se réunirent, parlant à voix basse

Pendant ce temps, Bill avait jeté un coup d'œil à Mack.... et celui-ci avait compris.

Il fallait risquer une dernière tentative, un effort suprême. Malgré leurs défauts, les deux misérables, dans leur férocité, étaient braves jusqu'à la témérité.

Tout à coup, Bill porta la main à sa poitrine en retira un poignard et s'élança sur les quatre amis, suivi de Mack qui, lui aussi, avait son poignard.

Un coup de feu partit et Bill tomba.

C'était Williams qui avait tiré.

A la vue de son compagnon mort, Mack s'arrêta et jeta son poignard loin de lui.

—Il ne me reste plus, dit-il d'une voix sourde, qu'à attendre votre arrêt.

Et il attendit.

—Mack, dit Bernard, ces messieurs m'ont raconté votre histoire, de sorte que je sais que vous êtes un homme dangereux. Mais nous n'avons jamais assassiné personne.... et vous ne mourrez pas sans que vous ayez à vous défendre. On m'a dit que vous étiez bon boxeur. Je vous donne une chance ; moi je n'ai jamais boxé.... Défendez-vous.

Et le Canadien, relevant les manches de son paletot, se mit en garde.

Mack, sans répondre, fit de même.

Puis les deux adversaire se mesurèrent du regard.

Mack ne se pressait pas d'attaquer, Bernard non plus.

Une minute s'écoula.

Mack irritable à l'excès, se décida à attaquer mais sans s'engager à fond. Bernard parait tranquillement.

Deux minutes s'écoulèrent.

Tout à coup l'on vit un bras d'hercule s'élever avec une rapidité étonnante, comme s'il eût été poussé par un ressort d'acier. Le bras décrivit un cercle puis retomba. On entendit un bruit d'os brisés et Mack tomba de tout son long en arrière sur le sol.

Le bandit avait la mâchoire en marmalade.

Dupont, le Parisien et Williams s'avancèrent et purent constater que Mack vivait encore et qu'il n'avait de brisée que la mâchoire.

—Mais il n'est pas mort, fit Williams.

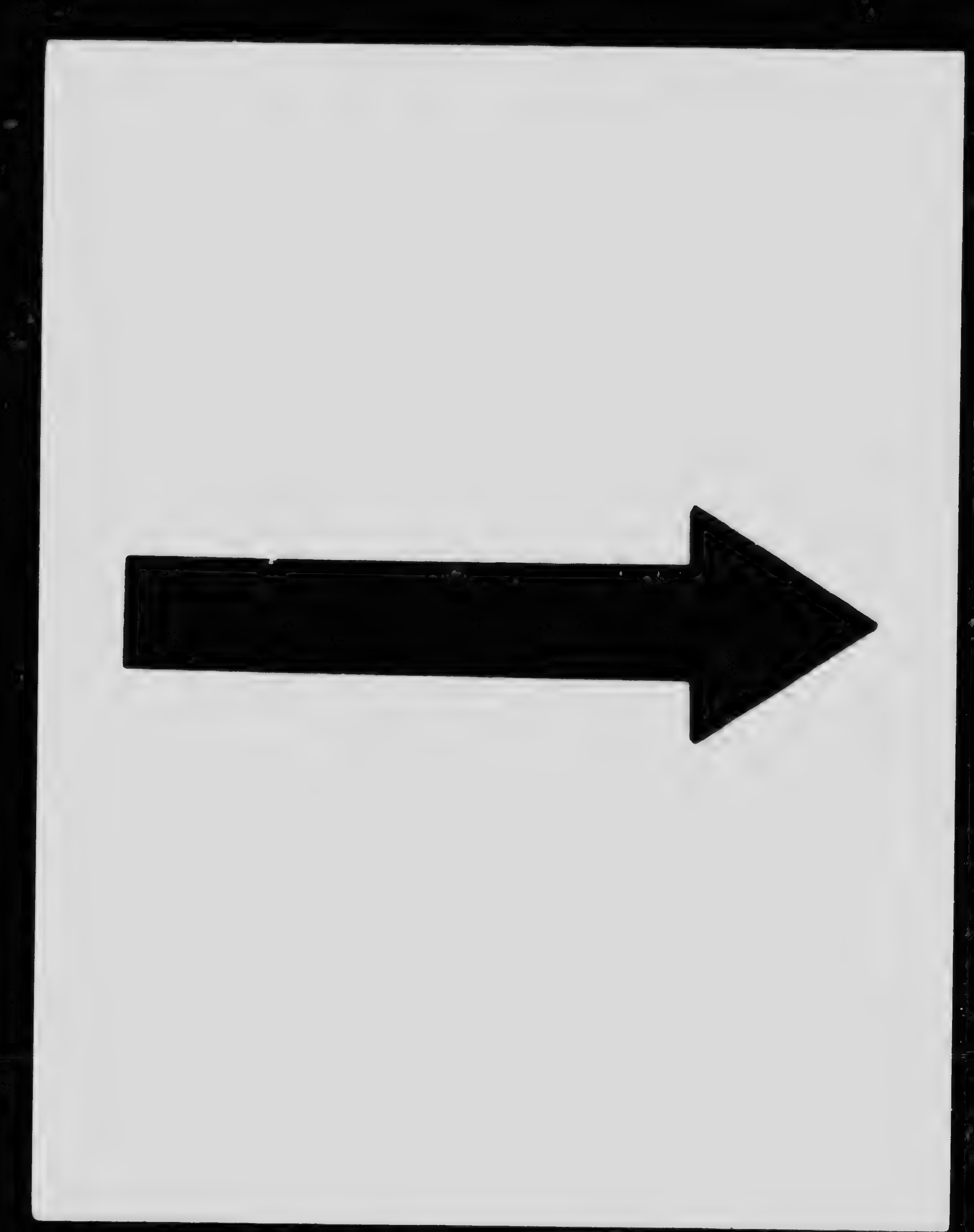
—Dieu ne l'a pas voulu, répondit Bernard.

—D'ailleurs il a subi son sort, dit Dupont, laissons-le, nous n'avons plus affaire à lui.

—Au contraire, tuons-le, répartit Williams.

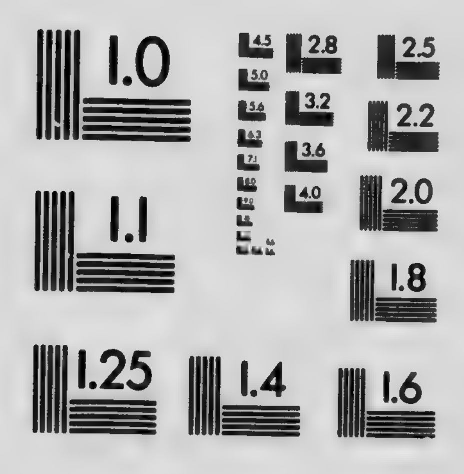
—Mon ami, fit Bernard, ne commettez pas un meurtre inutile. D'ailleurs on ne frappe pas un homme sans défense.

—Dans mon pays, dit le nègre avec le plus grand sang-froid, quand on rencontre un serpent, on le tue.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Et, joignant l'action à la parole, d'un geste rapide, il déchargea son pistolet sur Mack.

—Oh ! Williams, fit Bernard d'une voix triste, la justice de Dieu suffisait.



IX

AU LAC OMÉO.

Nos lecteurs trouveront peut être singulier que nous fassions marcher nos héros à pied, seuls, sans se faire accompagner de chevaux ou de mulets, lesquels d'ordinaire portaient le bagage. Disons pour toute explication qu'à chaque placer, il y avait des *stores* où l'on pouvait se procurer tout ce dont on avait besoin en fait d'instruments pour creuser, etc.

Sans conteste, le placer qui se trouvait à quelques arpents du lac Oméo était, à cette époque, le plus fréquenté, car c'était le plus riche de tous les placers de l'Australie.

Aussi nos quatre amis étaient-ils tous joyeux lorsqu'ils atteignirent le lac.

Le terrain aurifère était couvert d'un essaim de chercheurs d'or. Ceux-ci creusaient le sol, portaient la terre au lac, la tamisaient et la lavaient.

C'était un va-et-vient continuel.

De chaque coté du lac, au pied de hautes roches, s'élevaient les huttes des chercheurs d'or, toutes éloignées les unes des autres.

—Peste, dit Dupont, il n'y a probablement rien à faire pour nous ici : toute la vallée est couverte.

—N'importe, fit le Parisien, informons-nous.

En causant, ils avancèrent jusqu'au lac, s'attardèrent à regarder pendant quelques instants quatre hommes occupés à secouer une grande claie pleine de terre aurifère, pendant que deux autres y versaient continuellement de l'eau. Lorsqu'enfin on ouvrit la claie pour en ôter l'or lavé, Williams recula stupéfait.

—Ah ! mais, c'est tout or là-dedans s'écria-t-il, et si j'en avais seulement la moitié, je pourrais aller rejoindre Lilian.

Les chercheurs d'or le regardèrent avec un sourire railleur, mais sans interrompre leur rude travail.

Nos amis se promenèrent de tous cotés entre des gens occupés à creuser la terre et à laver l'or. Bernard interpella tantôt l'un, tantôt l'autre. Il acquit la certitude qu'il n'y avait dans la vallée aucun claim de libre.

—Partons, fit Dupont, de très mauvaise humeur.

—Pourquoi partir si vite, répondit Bernard, nous allons travailler ici, au contraire. J'ai déjà entendre dire par feu mon père — que Dieu l'aie en son saint paradis — que les plus grosses pépites d'or se trouvaient sous les rochers.

—C'est vrai, fit le Parisien.

—Mais avez-vous l'intention, fit Dupont, de creuser dans le rocher ?

—Non, mon ami, répondit Bernard, mais j'ai l'intention de soulever le rocher et de creuser au-dessous.

—Vous parlez là de choses impossibles, mon cher, fit Williams.

—Rien n'est impossible, mon ami, il s'agit de le vouloir. Essayons-nous ?

—Essayons, oui, fit le Parisien.

Les quatre amis traversèrent le lac et allèrent construire leur hutte à quelques pieds d'un rocher, tout au bas de la montagne.

Le lendemain, ils se mirent à l'œuvre avec courage. Tous quatre étaient animés d'une ardeur surprenante ; leurs mouvements étaient énergiques et rapides. Ils travaillèrent si bien que le soir, le rocher était soulevé et roulé à six pas. La force prodigieuse de Bernard fut pour beaucoup dans la réussite de l'entreprise. Il ne restait plus qu'à creuser.

Dans la matinée du lendemain, ils travaillèrent avec tant de passion qu'à midi, ils lavèrent beaucoup de plats de sable qui leur donna une petite quantité de paillettes d'or.

Dupont, le Parisien et Williams étaient découragés.

—Cherchons toujours, dit Bernard. Il faut avoir de la patience ; notre numéro n'est pas encore sorti, mais le bonheur peut nous sourire à l'improviste. Dans tous les cas, si nous ne réussissons pas ici, nous partirons pour Bendigo.

Ils travaillèrent deux jours encore dans une terre pauvre, de sorte que le quatrième jour, lorsqu'ils rassemblèrent tout leur or dans un plat de fer-blanc, le Parisien, qui s'y connaissait, l'évalua au poids d'une livre environ ; moins qu'il ne leur fallait pour vivre économiquement pendant une semaine.

Tout à coup, Bernard qui était au-dessous, dans le puits, se mit à appeler ses camarades.

Tous accoururent. Bernard leva la main et leur montra une pépite grosse comme une fève, en s'écriant :

—Le trésor est trouvé ! Je vois briller beaucoup de morceaux d'or semblables à celui-là.

Les trois amis, à cette nouvelle, ne se sentirent plus de joie.

—Hourra ! s'écria Williams, à nous la fortune ! Ah ! Lilian....

Deux jours après, ils allèrent au *store* faire évaluer leur or. Il y en avait pour huit mille dollars.

Les autres mineurs voulurent acheter le claim des quatre amis, mais ceux-ci demandaient cinquante mille dollars et personne dans le placer ne possé-

dait cette somme, à l'exception du changeur ; car, dans un des *stores* il y avait un changeur qui payait en argent comptant les petits montants d'or qu'on lui apportait.

Ce changeur était, disait-on, très riche. Il se nommait M. Ragling et passait pour être avare à l'excès.

Un jour, il vint voir les quatre amis.

—Vous voulez vendre votre claim, leur demanda-t il.

—Oui, fit Bernard, nous l'avons en effet offert en vente.

—Et à quel prix ?

—Cinquante mille dollars.

—Vous badinez ?

—Je n'en ai pas l'habitude.

—Savez-vous que cinquante mille dollars est une somme assez ronde ?

—Cette somme ne paie pas cependant la moitié de ce que vaut notre claim.

—Vous croyez ?

—J'en suis sûr.

—Rabattez un peu sur le prix.

—Merci.

—Acceptez-vous quarante mille dollars ?

—Non.

—Vous êtes difficile.

—Croyez-vous que nôtre claim ne vaut pas le prix que nous demandons.

—Oui.

—Alors, pourquoi m'offrez-vous quarante mille dollars sans l'avoir vu ?

Ragling demeura un moment interloqué.

—Vous savez, dit-il, en reprenant son aplomb, j'ai voulu vous faire du bon.....

—Vous êtes bien aimable.

—Je vois que nous ne nous arrangerons pas aujourd'hui.... Mais ne vendez pas sans m'avoir averti.

Ragling retourna au store.

Plusieurs mineurs l'attendaient.

Ragling alla à son comptoir sur lequel il plaça une balance, quelques petits tas de dollars, trois grandes pépites, un peu de poussière d'or, une feuille de papier et deux revolvers.

Le changeur mit alors ses lunettes puis attendit. Penché en avant, il tenait d'une main la petite balance ; son autre main était posée sur un revolver. Il tournait son regard vers la foule, immobile et muet, comme un renard qui épie sa proie.

Deux chercheurs d'or s'approchèrent du comptoir ; l'un deux tira de sa poitrine un petit sac en cuir qui pendait à son cou par un cordon, en vida

le contenu sur la feuille de papier, et dit en français :

—Voilà, papa Ragling, pèse-moi cela et donne-moi des piastres à la place ; mais ne me vole pas, ou je renverse ta baraque.

—Si tu doutes de mon honnêteté, grommela le changeur, prends ton or et va ailleurs.

—Allons, allons, pas tant de paroles. Oui, tu es honnête. Pèse mon or....

—Peuh ! dit le changeur, ton claim ne vaut rien tu ne m'apportes que vingt-huit dollars !

—Hélas ! oui.

—Veux-tu gagner dix mille piastres ? demanda le changeur à brûle pour-point.

Le mineur resta interdit.

—Mais oui, sans doute.

—Viens me voir, ce soir, à dix heures et amène avec toi deux camarades sûrs et discrets.

—C'est bien, mais....

—Next ! s'écria le changeur, en faisant signe au mineur français de s'éloigner.

Celui-ci disparut non sans se demander par quel moyen Ragling lui ferait gagner dix mille dollars.

—Dix mille dollars ! se disait-il en s'éloignant, mais c'est une somme énorme pour moi qui n'ai jamais eu plus de cinquante piastres dans mon gous-

set. Mais pourquoi veut-il que je me fasse accompagner de deux compagnons ? C'est peut-être pour une entreprise, pour un coup de main ? Qui sait, c'est peut-être pour un vol, un meutre ? Ragling serait alors un vieux coquin.

Ce n'est toujours pas moi qui l'aiderai à faire de la sale besogne. D'ailleurs, je serai parfaitement édifié, ce soir. Maintenant, vais-je prendre deux compagnons avec moi ? Non, c'est inutile, j'irai seul : Ragling ne me mangera pas, ce n'est pas un ogre. D'ailleurs, je suis brave, j'irai seul.... Mais voilà que je radote. Peut-être Ragling voyant ma misère, s'intéresse-t-il à moi.

Le mineur français ne cessait de faire maintes réflexions sur la proposition du changeur.

A dix heures, lorsqu'il partit pour se rendre chez Ragling, le mineur ne savait encore à quoi s'en tenir.

—Comment ! s'écria le changeur, lorsqu'il le vit entrer, vous êtes seul ?

—Mais oui, j'ai voulu auparavant connaître ce qu'il faut faire pour gagner les dix mille dollars.

—J'ai l'habitude d'aller droit au but. Je vais demain acheter au prix de cinquante mille dollars le claim d'un mineur.......

—Qui donc ? grand Dieu ! Quel est cet heureux mortel ?

—Pas n'est besoin que vous le sachiez. Je veux vous mettre sur ce claim que vous cultiverez et je vous donnerai cinq pour cent des bénéfices. Mais voici où je veux en venir. Je trouve que cinquante mille dollars est une somme trop forte pour l'individu.

—Mais si le claim vaut cette somme ou plus que cette somme ?

—Parfait. Aussi je vais lui payer les cinquante mille dollars, quitte cependant à les lui reprendre.

—Que voulez-vous dire ?

—Outre que je vous donnerai cinq pour cent sur les bénéfices du claim, je vous compterai dix mille dollars quand vous aurez repris au mineur, dont je vous dirai le nom tout à l'heure, les cinquante mille dollars que je lui aurai payés.

—Mais c'est un vol que vous me proposez là ?

—Acceptez vous ?

—Merci, je suis pauvre, mais je ne suis pas un voleur.

—Songez que vous pouvez gagner dix mille dollars, si vous réussissez.

—Et si je ne réussis pas ?

—Bah ! vous réussirez ; d'ailleurs quand on veut gagner dix mille dollars, on prend les moyens de réussir dans l'entreprise qui nous les fait gagner.

—Et vous avez compté sur moi pour accomplir cette besogne ?

—Oui.

—Quel est le nom du mineur en question ?

—Bernard.

—Tiens, mais c'est un compatriote. Et moi, Jean Piraud, je volerais un compatriote ! Merci, papa Ragling, et bonsoir.

—Eh bien ! murmura le changeur, je vais acheter le claim et vous engagerai pour l'exploiter. Combien me demandez-vous par jour ?

—Vingt-deux dollars.

—C'est bien, je vous prends. Mais pas un mot à personne de notre conversation de ce soir.

—Non.

—Bonsoir donc.

—Bonsoir.

Cet habile changement de conversation eût paru une manœuvre sublime à quiconque eût pu lire dans l'âme du changeur.

Ragling était certainement un coquin et avait été très étonné de voir que Piraud avait refusé son offre.

Le changeur resta un moment pensif.

—N'importe, dit-il, tout à coup, j'agirai demain, coûte que coûte.

X

LA CHASSE AU TRÉSOR.

La récolte de l'or était abondante pour ceux qui avaient creusé le dernier puits, c'est-à-dire pour Bernard, le Parisien, Dupont et Williams.

Tous quatre travaillaient toujours avec ardeur et, chaque jour, ils récoltaient de quatre cents à cinq cents dollars.

Un matin, le changeur était venu, avait compté cinquante mille dollars entre les mains de Bernard et dit :

—J'achète votre claim, vous paye comptant.... mais partez tout de suite, entendez-vous, tout de suite.

—Nous partons ! nous partons ! s'exclama Williams ; oh ! l'heureux jour et que ne vous dois-je, cher M. Ragling !

—Du calme ! fit Bernard. Partageons-nous l'argent. Nous avons cinquante mille dollars...... ça nous fait douze mille cinq cents dollars chacun.... plus les huit mille dollars que nous avions........ soit en tout une somme de vingt mille dollars à notre actif. Que dites-vous de cela, Dupont ?

—Je dis que c'est joli.

—Et vous, Williams ?

—Je dis que j'en ai assez pour aller vivre avec Lilian.

—Bah ! vous nous quitteriez ?

—Ah ! mais, tiens, c'est vrai, je n'avais guère pensé à cela !

—Vous voyez !

—J'en parlerai à Lilian...... fit le nègre, songeur.

—Faisons trève à nos transports de joie, dit Bernard, et décidons-nous à partir.

—Où allons-nous ? demanda le Parisien.

—A Melbourne, pardieu, mettre notre fortune en sûreté, dit Dupont.

—Pourquoi ne nous rendons-nous pas plutôt à Black-Hill, fit Bernard.

—Mais notre or ? dit Williams.

—Vous le porterez sur votre dos, mon cher. Allons, en route, voilà Ragling, là-bas, qui vient prenprendre possession de son claim.

—Il est accompagné, fit remarquer Dupont.

—Oui.

Ragling, en effet, arrivait, accompagné de Jean Piraud.

—Comment, dit-il, en s'adressant, aux quatre amis, vous n'êtes pas encore partis ?

—Pas encore, non, mais ça ne tardera guère, dit Bernard.

—Vous pouvez tout de suite mettre monsieur à l'ouvrage, dit le Parisien en désignant Piraud, nous lui aiderons même à le mettre au fait de notre système de creusage.

—Piraud commencera à travailler quand je le jugerai à propos, répondit Ragling, d'un ton sec.

—Bien, très bien, ne vous fâchez pas, père, dit Bernard.... nous partons.

—Au revoir, dit Ragling, et bon voyage.

Bernard lui tendit la main, ses amis firent de même. Le Parisien, lui, avait aussi tendu la main à son compatriote Piraud. Celui-ci lui glissa un papier et murmura : " Prenez garde."

Le Parisien était habitué à tant d'aventures qu'il sourit à l'avertissement de son ami. Il remarqua néanmoins que Ragling les épiait. Il put, cependant, à l'insu du changeur, glisser le papier dans sa poche.

Ce jour-là, le soleil s'était levé radieux à l'horizon et promettait une journée splendide.

Les quatre amis s'éloignèrent joyeux, le cœur léger, l'esprit libre. Disons, que cette fois, ils avaient acheté des mulets. Seul, le Parisien paraissait préoccupé.

Lorsqu'ils furent éloignés et qu'ils eurent pris la

route que tout le monde suivait pour aller à Black-Hill, lorsqu'enfin, ils furent hors de portée de vue des mineurs du lac Oméo, le Parisien fit arrêter ses amis :

—Messieurs, avançons tranquillement, ne nous pressons pas.... d'ailleurs, faites halte, j'ai une communication à vous transmettre.

—Qu'est-ce ? fit Bernard.

—Vous vous rappelez, répliqua le Parisien, qu'en partant du lac Oméo, j'ai tendu la main à mon compatriote Piraud.

—Oui, fit Dupont, je me rappelle.

—Eh bien, ce cher compatriote m'a glissé dans la main le papier que voici, en murmurant : " Prenez garde ".

Et le Parisien avait tiré de la poche de son pantalon une feuille de papier blanc sur laquelle les quatre amis purent lire ces mots :

" Cher compatriote,

" Je sais de source certaine que vous serez atta-
" qué, vous et vos amis, par force supérieure, aujour-
" d'hui même, sur la route du lac Oméo à Black-
" Hill. Ragling a l'intention de vous reprendre les
" cinquante mille dollars qu'il a déboursés. Faites
" bonne garde " !

Signé : JEAN PIRAUD."

—Le brave homme, fit Williams.

—C'est un Français, dit le Parisien, en souriant.

—Diable ! diable ! murmura Dupont, encore des obstacles sur notre route !

—Avançons toujours, dit Williams, mais avec prudence....

—Nous sommes quatre, dit Dupont, et s'ils sont vingt ? ...

—Qui ? demanda Williams.

—Ceux qui doivent nous attaquer, parbleu.

—Bah ! ça ne ferait rien.

—Comment !

—Oui, Bernard en vaut bien dix, vous, le Parisien et moi, valons bien les dix autres. S'ils ne sont que vingt, nous serons à forces égales, ce me semble !

Dupont secoua la tête.

—Dieu sait, murmura-t-il, que je n'ai pas peur pour moi-même....

—Qui avez-vous donc à défendre autre que vous ? demanda le Parisien goguenard.

—Mon trésor, parbleu, dit Dupont, d'une voix dolente.

—Ce cher Dupont, fit Bernard, a peur pour son trésor, mais, ce trésor, il s'agit de le mettre en sûreté, voilà tout.

—Auriez-vous encore une idée, Bernard ? demanda Dupont anxieux.

—Peut-être, oui. J'ai bien en effet arrêté encore mon plan de défense.

—Voyons.

—Il est certain que si nous continuons à avancer, nous allons tomber dans la gueule du loup. Le mieux est pour nous de nous arrêter ici, d'aller mettre nos mulets en sureté dans le bois, puis d'attendre. Nous aurons certainement affaire à des coupe-jarrets soudoyés par le changeur. Sont-ils nombreux ? Je n'en sais rien. Mais ce que je sais très bien, c'est qu'ils nous attendent à quelque endroit de cette route. Or, quand ils seront las de nous attendre, ils reviendront sur leurs pas avec l'intention d'aller raconter à Ragling leur insuccès. Quant à nous, nous serons embusqués ici, tout près de la route, dans les buissons. S'ils font mine d'inspecter le lieu de notre refuge, nous nous défendrons. Nous avons chacun une carabine à double canon. C'est dire que nous tenons entre nos mains la vie de huit hommes. S'ils sont vingt, il en reste douze. Chacun trois, ce n'est pas trop.

—Mais le trésor ? dit Dupont.

—Ah ! tiens ! je n'y pensais plus. Et bien, mon cher, faites un trou dans la terre et déposons y les cinquante mille dollars. Il faut en effet, s'attendre à toute éventualité.

Dupont et le Parisien furent chargés d'aller met-

tre les mulets et le trésor en sûreté. Bernard et Williams restèrent embusqués dans les buissons, au bord de la route.

Dix minutes s'écoulèrent.

Les deux aventuriers perçurent tout à coup un léger bruit de feuilles ... c'étaient Dupont et le Parisien qui revenaient.

Celui-ci alla se placer à droite de Williams, et celui-là à gauche de Bernard.

Tous quatre, couchés à plat ventre, attendirent la troupe de bandits.

Ce ne fut pas long.

Un bruit de voix confus d'abord, puis distinct ensuite, se fit entendre à l'oreille des quatre aventuriers.

—Les voilà ! fit Williams.

—Chut ! dit Bernard, écoutons.

—Pitié ! pitié ! criait une voix affaiblie, pitié ! ne me pendez pas.

—Peste ! ils veulent pendre un homme, murmura Bernard. Nous ne pouvons les laisser faire.

—Non, dit Dupont, maintenant rassuré quant à son trésor.

—Attendons encore, souffla Bernard et ne vous levez qu'à mon signal.

--Pitié ! pitié ! grâce ! suppliait toujours la même voix.

En ce moment, la troupe, composée de vingt hommes environ, s'arrêta à cinq pas seulement du lieu où Bernard et ses compagnons étaient embusqués.

—Ils sont vingt, murmura Williams, bon.

Heureusement, les bandits avaient le dos tourné aux quatre amis, sans cela peut-être eussent-ils aperçu les épaules du Canadien qui se dessinaient à travers le feuillage.

—Arthur, commanda celui qui paraissait être le chef de la troupe, grimpe donc dans ce palmier qu'il y a là-bas dernière nous et tu attacheras à la plus forte branche la corde qui doit servir à pendre ce chien.

Et le chef montrait un tout jeune homme, en larmes, couché à terre, les pieds et les mains liés.

—Ah ! les lâches ! murmura Bernard.

—Me permettez-vous, Bernard, dit Williams, d'envoyer une balle à ce monsieur Arthur qui grimpe dans le palmier, là-bas ?

—Pas maintenant, patience, nous aurons tout le temps bientôt, je crois, de brûler notre poudre.

Celui qui répondait au nom d Arthur grimpa dans l'arbre, noua la corde à l'une des branches sur laquelle il resta assis, et attendit la fin de ce drame narquois, cynique, humant l'air.

—Tu vois cette corde, dit le chef de la troupe,

en s'adressant au jeune prisonnier, eh bien, elle va sur l'heure servir à ta pendaison, si tu ne nous dis quelle route les quatre mineurs ont prise.

—Je n'en sais rien, murmura le jeune homme. Il est vrai que je tiens auberge à la fourche des deux chemins à une demi-lieue d'ici, mais je vous jure que je n'y ai vu personne.

—Tu mens ! cria le chef de la troupe. Holà ! qu'on me pendre ce chien !

Deux hommes s'élancèrent près du jeune prisonnier et s'apprêtèrent à le pendre.

—Grâce ! grâce ! supplia le malheureux.

Personne ne répondit.

Soudain, deux coups de feu retentirent, et le commandant culbuta foudroyé, et Arthur dégringola de la branche où il se pavanait.

C'étaient Bernard et Williams qui venaient de tirer.

—Voilà qui est bien touché, murmura Dupont.

—Ne nous découvrons pas, dit Bernard, laissons ces bandits venir à nous et, quand ils seront à deux pas, feu !......

Toute la troupe, en hurlant, se précipita vers le buisson. Six coups de feu en sortirent et six hommes tombèrent. Puis, tout-à-coup, quatre hommes s'élancèrent .....

Les brigands n'avaient pas eu le temps de se re-

connaître ; aussi, croyant avoir affaire à une autre troupe considérable, ils s'enfuirent.

—Malpeste ! fit Dupont, j'en ai culbuté deux à mon goût ! ..... Hi ! Hi ! ces messieurs ont déguerpi comme s'ils eussent eu le diable à leurs trousses.

Le Parisien était occupé à délier le jeune prisonnier.

—Eh ! bien, mon ami, lui dit Bernard, vous l'avez échappé belle, je crois.

—En effet, répondit le jeune homme, sans votre courageuse intervention, j'eusse certainement trouvé la mort ici.

—Mais comment se fait-il, dit le Parisien, que la troupe de brigands vous ait fait prisonnier ?

—" J'étais assis à la porte de mon auberge, lorsque cette troupe passa.

—" Hé ! jeune homme, me demanda le chef, as tu vu passer par ici quatre mineurs montés sur des mulets ?

—" Non, que je répondis.

" Mais il ne voulait pas me croire. On employa d'abord les menaces, puis les coups, et enfin on me fit prisonnier. Ces hommes là pensaient que je les trompais."

—Depuis combien de temps habites-tu cette contrée ? demanda Bernard.

—Depuis deux ans.

—Seul ?

—Seul depuis six mois. Mon père, avec qui je demeurais fut tué sur cette même route du lac Oméo à Black-Hill.

—Ton nom.

—Magloire Dupont.

—Es-tu né en ce pays ?

—Non, je suis né à Nicolet, dans le district des Trois-Rivières, Canada.

—Je le pensais né à Marseille, fit remarquer le Parisien, en souriant.

—Tu es alors Canadien, dit Bernard.

—Oui, je suis canadien et que ne donnerais-je pour revoir mon pays !

—Comment tiens-tu ton auberge ?

Le jeune homme sourit.

—Mon auberge ! ah ! vous n'y trouverez rien à boire, rien à manger. Souvent, lorsque des voyageurs se trouvent sans abri, la nuit, ils viennent se réfugier chez moi et me donnent une pincée d'or ! C'est là toute ma vie.... et encore faut-il que j'aille aux placers acheter ce qu'il me faut pour manger et me vêtir.

—Mais comptez-vous mener longtemps ce genre de vie ?

—Non, j'ai l'intention de me rendre demain ou

après-demain à Black-Hill, et m'engager dans les mines.

—Eh bien ! nous ferons route ensemble. Mais dite donc, combien me vendez-vous votre bicoque ?

—Mais je ne la vends pas, ça ne vaut guère d'argent.

Bernard fouilla dans son gousset.

—Tiens, voici cent dollars, ta bicoque est à moi.

—Mais monsieur ! fit le jeune homme surpris.

—Prends ! accepte ! dit le Canadien, cela t'aidera.... il ne sera pas dit que je n'ai pas aidé un compatriote !....

—Tu portes mon nom, fit Dupont, en fouillant, lui aussi, dans sa poche.... cela mérite quelque chose. Bien que tu sois né au Canada et moi à Marseille, tu es quand même un "Dupont."

Tiens, voici cent dollars, accepte......

—Tu es le compatriote d'un ami que je considère comme un frère, fit le Parisien.... et tu es pauvre. Tu es Canadien, moi je suis Français. La France et le Canada sont liés, mon enfant, par des liens sacrés.... Nous sommes donc un peu parents...... En considération de tout ceci, j'ajoute moi aussi cent dollars.... accepte....

—Tu portes le nom, dit Williams, d'un ami qui m'a autrefois sauvé la vie en Californie. Les nègres

sont noirs, mais ils ont bon cœur.... Tiens, voici cent autres dollars, accepte......

—Ah ! messieurs, murmura le jeune homme, avec des larmes dans les yeux......

—Dites donc Dupont, mais allez donc chercher les mulets. Il nous faudra partir, dit Bernard.

—En effet, dit Williams, nous sommes encore loin de Black Hill et nous n'arriverons pas ce soir.

—Bah ! nous coucherons à l'auberge de Magloire, dit Dupont.

—C'est cela, fit le jeune homme.

Il pouvait alors être environ trois heures de l'après-midi. Le matin, on le sait, le soleil s'était levé resplendissant et pendant toute la matinée il avait faisait une chaleur accablante.

Mais voilà que quelques gouttes de pluie commencèrent à tomber.

En ce moment Dupont revenait.

—Nos mulets ont été dévorés, dit-il, inutile de les chercher plus longtemps.... mais j'ai le trésor !

—Dévorés ! dit Bernard.

—Oui, mon cher, les restes sont là-bas, allez voir.

—En ce cas, partons, et vite, voilà l'orage.

En effet, la pluie se mit à tomber avec force et plusieurs coups de tonnerre firent résonner l'écho des montagnes.

Comme les aventuriers arrivaient à l'auberge de leur nouvel ami, le vent soufflait très fort. Peu à peu il se déchaîna avec fureur contre les arbres les plus hauts, il les agitait en tout sens et en courbait par moment le sommet, au point que les branches les plus élevées se penchant jusqu'à terre, se brisaient net, ou reprenaient leur position naturelle avec un craquement formidable.

—Tout à coup, du haut des rochers, une rafale de vent s'abattit sur l'auberge avec tant d'impétuosité que la porte, de la bicoque s'ouvrit avec fracas.

—Encore une rafale semblable, dit Bernard, et l'auberge s'effondre sur nous.

En ce moment, c'est-à-dire en se précipitant pour fermer la porte, Williams fut renversé comme un fétu, Dupont poussa un cri de terreur, le Parisien arma vivement sa carabine et Bernard saisit son poignard.

Une panthère venait de s'élancer dans la hutte. Elle était terrible à voir avec sa robe mouchetée, ses griffes puissantes, ses yeux ardents, ses bonds impétueux. Elle poussait des cris que leur ressemblance avec la voix humaine rendait très lugubres.

Les quatre aventuriers étaient trop habitués aux dangers de toutes sortes pour perdre la tête en une

semblable circonstance. Williams se releva vivement. Dupont se remit de sa première émotion.

De tous les genres de mot qui existent, celui qui menaçait les quatre amis était sans conteste le plus affreux.

Mourir de faim ou mourir par la balle d'u fusil est une perspective très agréable en comparaison d'être mis en pièces par les dents et les griffes de ce terrible animal. Aussi les quatre aventuriers étaient-ils résolus de vendre chèrement leur vie.

—Tous ici, derrière la table, s'écria Bernard, et attention !

La panthère s'avançait doucement. Ses griffes étaient si dures et si fortes qu'elles s'enfonçaient dans le plancher à chaque pas qu'elle faisait. Les quatre amis avaient devant eux la face hideuse du monstre.

—Dupont et le Parisien, murmura Bernard, très calme, mettez l'animal en joue. Williams, prenez votre poignard. Magloire, tremblez un peu moins, mon ami, prenez la carabine de Williams et épaulez, dépêchez-vous !......

La panthère ne se pressait pas. Sans doute, elle n'était pas affamée......

—Faisons lui donc son affaire, tout de suite, murmura Dupont.

—Non, attendez, dit Bernard, laissons-là nous attaquer !.... Visez juste !....

En ce moment, l'animal se mettait à croupeton, puis se dressait sur ses pattes ; elle s'élançait....

—Feu ! cria Bernard. En avant ! Williams....

Deux coups de feu retentirent.... Bernard et Williams s'élancèrent.... En un clin-d'œil, deux poignards s'enfoncèrent dans la poitrine du monstre.... Un cri lamentable, un râle affreux.... ce fut tout.... la panthère était morte.

—Pouvons-nous maintenant fermer la porte, dit Williams, avec le plus grand sang-froid.

—Sans doute, fit Bernard.

Les quatre amis se regardèrent, étonnés. Comment, en si peu de temps, avaient-ils pu se débarrasser d'un si terrible ennemi ?....

—Avez vous de l'eau ? demanda Williams à Magloire.

—Mais oui, pourquoi donc ?

—Tu ne le vois pas, Bernard et moi avons les mains rouges du sang de cet animal !....

Personne, durant ce drame terrible, n'avait plus fait attention à la tempête. Elle continuait cependant à se déchaîner. La pluie redoublait de violence. Les coups de tonnerre devenaient plus fréquents et plus forts.

—Nous allons sans doute coucher ici, dit Dupont.

—Certes, mon ami, fit Bernard, je le crois.

—Mais le corps de cette panthère me gêne.

—N'est-ce que cela ? dit Williams.

—Oui, mon cher nègre.

—Eh bien, mon cher Marseillais, c'est peu de chose....

Et Williams, aidé de Bernard, portèrent le monstre dehors.

—Maintenant, dormons, dit Dupont....

Et les quatre amis, une minute après, couchés un peu partout dans la hutte, dormaient et ronflaient comme si rien ne se fut passé.

Magloire seul ne pouvait fermer l'œil.

Dehors, la tempête ne se ralentissait pas !.....



XI

A BLACK-HILL

La lune venait de disparaître derrière les montagnes, et déjà, à l'orient, on distinguait les premières lueurs de l'aurore, lorsque les quatre aventuriers se remirent en route.

Magloire les accompagnait.

La tempête avait cessé complètement, et un épai brouillard couvrait la forêt, mais ne s'étendait pas loin.

Il était environ trois heures.

Peu à peu, la lueur grandit à l'orient. Le firmament noir et le vent impétueux de la veille ont fait place à un ciel d'azur et à une brise légère. Les rayons lumineux de l'aurore transpercent le brouillard comme des flèches.

L'aurore, dans les montagnes de l'Australie a souvent de ces beautés, de ces spectacles que la nature offre à l'œil du voyageur.

Mais les quatre aventuriers—disons qu'ils sont cinq puisque Magloire les accompagne—qui en ce moment se dirigent à pied du côté Black-Hill, restent insensibles à ces beautés.

Le chemin qu'ils suivent devient de plus en plus accidenté ; d'autant plus que la pluie de la veille a laissé de l'eau sur la route. Enfin, après quatre heures de marche pénible, par un temps splendide, ils arrivèrent au sommet d'une haute montagne.

—Hourra ! s'écria Magloire, voici Black-Hill.

De l'endroit où ils se trouvaient, la roche nue, inégale et rugueuse, plongeait presqu'à pic à plusieurs centaines de pas dans une plaine unie dont le sol se composait visiblement de boue et de pierres. A un demi mille droit devant eux, s'élevait une montagne de rochers également à pic, et, c'est entre ces deux gigantesques remparts que se trouvait Black-Hill.

De quelque côté que l'on tourna la vue, cette plaine était, comme au lac Oméo, du reste, couverte d'un essaim de chercheurs d'or.

Les cinq voyageurs commencèrent à descendre la montagne rapide où l'on risquait à chaque moment de se rompre le cou.

—Pourvu, dit Dupont, que personne ne m'invite ici à jouer au biribi !

Les quatre amis réussirent à placer Magloire dans une compagnie de mineurs français. Magloire, cependant dut verser cent dollars comme garantie et cent autres dollars pour lui permettre d'entrer dans la compagnie. Cette compagnie exploitait un claim

très favorisé et tout annonçait que ses membres s'en retourneraient très riches dans leurs pays respectifs.

Ainsi, presque sûrs de l'avenir de leur nouvel ami, les quatre amis, après un séjour de trois semaines à Black-Hill songèrent à repartir.

Williams était très impatient.

—Pourquoi donc sommes-nous venus à Black-Hill, disait-il et quelle idée aviez-vous, Dupont, de nous proposer un pareil voyage ?

—Bah ! mon ami, disait le Marseillais, vous ne le savez pas, vraiment ?

—Ma foi, non.

—Ne savez-vous pas que tout cela recule le moment de la séparation !......

Le nègre se gratta l'oreille.

—Ah ! diable, c'est vrai, dit-il.

—Si nous n'étions pas ici, continua Dupont, savez-vous où nous serions ?

Le nègre regarda l'aventurier, mais ne répondit pas.

—Eh bien, mon cher, toi tu serais à Melbourne, moi, je serais à Marseille, le Parisien serait à Paris et Bernard serait au Canada.

—Vrai ?

—Mais oui, mon cher Williams, et crois-tu que malgré ma richesse, je puisse sans regret quitter trois amis comme toi, Bernard et le Parisien ?

—Peste ! vous avez raison, dit le nègre.

—Aussi, dit Bernard, nous continuerons à voyager.

—Où irons-nous ? demanda le Parisien.

—Ah ! voilà ! il s'agit de savoir où aller.

—Les voyages à travers les montagnes me plaisent peu, fit Williams.

—Eh bien ! quittons le pays, mes amis, allons en Angleterre, en France .....

—Hourra ! s'écria le Parisien.

—Et quand nous serons blasés des voyages, quand notre amitié sera assez resserrée pour être éternelle, nous nous séparerons alors et nous irons chacun saluer le clocher qui nous a vus naître.

Il fut décidé entre eux qu'ils se rendraient incontinent à Melbourne et que, de là, ils prendraient le steamer pour le Hâvre.

Sur le champ, ils se préparèrent au départ.

Le soir, ils allèrent faire leurs adieux à Magloire.

Le lendemain, ils se remirent en route. A tour de rôle, ils portaient sur leurs dos un gros sac..... c'était le trésor. Ils marchèrent si bien qu'à onze heures, ils arrivèrent à l'auberge ci-devant tenue par Magloire. Le cadavre de la panthère avait disparu.

—Si nous nous reposions ici ? fit Bernard.

Le Marseillais, qui avait eu la bonne idée de se

faire donner la clef de l'auberge par Magloire, introduisit cette clef dans la serrure et la porte s'ouvrit.

—Entrons, dit-il.

A ce moment, des coups de feu retentirent et des balles sifflèrent aux oreilles des quatre aventuriers. En même temps, dix hommes armés surgirent pour ainsi dire d'un buisson voisin et accoururent.

....

Mais avant d'aller plus loin, racontons ce qu'était devenue la troupe de bandits formée par Ragling au lac Oméo, laquelle troupe, on le sait avait été si malmenée par nos quatre aventuriers.

Lorsque ceux qui restaient de la troupe racontèrent au changeur ce qui s'était passé sur la route du lac Oméo à Black-Hill, celui-ci fut en proie à un accès de fureur terrible.

—Comment ! s'écria-t-il, j'envoie vingt hommes à la rencontre de quatre aventuriers et ces vingt hommes reculent !

—Ils étaient au moins vingt, eux aussi, répliquèrent-ils.

—Vous mentez.... Ils n'étaient que quatre !....

—Lorsque nous constatâmes la mort de notre chef.........

—Oui, vous vous êtes sauvés ! Lâches ! lâches !

mais vous étiez douze..... contre quatre..... lâches !......

—Mais !....

—Pas de mais ! Vous aviez reçu une mission, il fallait la remplir.... Qui maintenant désire être le chef ?

—*I can to be him !* dit un des douze.

—Eh ! bien ! Roberts, c'est aujourd'hui jeudi, reviens lundi, il nous faut reprendre cette expédition. Etes-vous tous prêts !

—Oui ! oui !

—Seulement, dit Roberts, nous voulons être payés.

—Nous voulons êtres payés, répétèrent les bandits.

—Vous deviez m'apporter mes cinquante mille dollars, vociféra le changeur, et vous ne m'apportez rien du tout.

—Nous avons fait notre devoir, dit Roberts, si nous avons été défaits ce n'est pas notre faute. Payez-nous ou....

—Ou...., quoi ?

—Ou nous vous dénoncerons à tous les habitants de ce placer.

A ces mots, le changeur prit une bourse, la soupesa, puis la jeta aux pieds de Roberts.

—Tenez, payez-vous, dit-il, et partagez, mais revenez lundi.

—C'est correct.

....

Le lundi suivant, Roberts était venu.

—Vous allez aller vous embusquer, dit le changeur, à quelques pas de la route tracée en face de l'auberge de Magloire Dupont. Là, vous attendrez que les quatre chercheurs d'or reviennent....

—Mais reviendront-ils ?

—Oui, il n'y a pas d'ouvrage pour eux à Black-Hill.

—Bien, après ?

—Aussitôt qu'ils seront en face de l'auberge, faites feu sur eux sans miséricorde et surtout ne les manquez pas car ce sont de véritables diables à quatre et ils viendraient à bout de vous tous, encore une fois.

—Et vous nous donnerez ?......

—Deux cents dollars chacun.

—Mais à moi qui suis le chef et sur lequel reposent toutes les responsabilités ?

—Vous aurez trois cents dollars !

—Très bien, mais le temps que nous serons à l'embuscade, il nous faut vivre !......

—Vous aurez des vivres pour un mois, s'il le faut.

—Et nous partons ? .....

—Demain matin. J'irai moi même vous porter des vivres.

Il y avait déjà huit jours que les dix bandits (deux avaient refusé de se joindre à l'expédition) étaient en embuscade et les quatre mineurs s'obstinaient à ne pas se montrer. Huit autres jours s'écoulèrent. Enfin, les bandits aperçurent un jour, de loin, les quatre amis qui descendaient la montagne, joyeux, causant entre eux.

—Ce sont eux, avait dit Roberts, attention, mes amis

Et au moment où Dupont ouvrait la porte de l'auberge et y entrait avec ses amis, Roberts commanda le feu.

Malheureusement pour lui, pas une balle ne toucha les aventuriers......

—*God dam !* s'écria-t-il, ce sont des sorciers !

On le sait, la troupe s'était élancée vers l'auberge, mais Dupont avait eu le temps de fermer la porte.

—M'est avis, dit Bernard, que ces messieurs en veulent encore à notre argent.

—C'est aussi mon avis, dit Williams.

—Pourquoi nous dérangent-ils, nous aurions si bien diné ! fit Dupont, d'une voix dolente.

—Eh ! bien, dinons, fit le Parisien, j'ai une faim de loup.

—C'est le bon temps de dîner, dit Bernard, qui

par la fenêtre, laquelle se composait d'une ouverture grande comme la main pratiquée dans le mur, observait les faits et gestes des bandits, il est temps de dîner, ces messieurs se concertent.

En un clin-d'œil, la table fut dressée par Williams et l'on se mit en frais de dîner.

—Réconfortez-vous, dit Bernard qui n'avait pas quitter son poste d'observation, moi, je veille au grain. Un de vous me remplacera tout-à-l'heure.

Dupont, le Parisien et Williams firent honneur au repas, lequel se composait de viandes froides et de pain.

Tout-à-coup, Bernard épaula sa carabine et fit feu.

—Qu'est-ce donc ? fit Dupont.

—Continuez votre dîner, mon cher, ce n'est rien. Un de ces messieurs avait eu la curiosité de s'approcher trop près de l'auberge, voilà tout !

—Rendez-vous ! cria une voix du dehors.

—Messieurs, cria Bernard aux gens de la troupe, nous sommes quatre amis en train de dîner. Passez donc votre chemin et nous laissez tranquillés, à moins que vous teniez absolument à servir cet escogriffe de Ragling qui vous paie pour tuer et dévaliser les honnêtes gens.

Une balle qui vint se loger à deux pouces de la fenêtre lui répondit.

—Ah ! vous voulez bataille, s'écria Bernard indigné, eh bien, vous allez l'avoir. Puis s'adressant à ses amis :

—Messieurs, avez-vous fini de dîner ?

—Mais, oui, dit Williams, la bouche pleine.

—Eh bien, prenez vos armes, mettez-vous ici et ne laissez approcher personne.

—Qu'allons-nous faire ? dit Dupont.

—Je vais d'abord dîner à mon tour, fit Bernard, nous aviserons ensuite.

Et le Canadien se mit à table, tandis que le Parisien, Dupont et Williams prenaient sa place à la fenêtre.

—Ma foi, dit Dupont, en examinant la troupe, si nous nous en sauvons, ce sera beau. Où est le sac ?

—Sous la table, fit le Parisien, en souriant.

—Il faudra y avoir l'œil, car si nous le perdons, adieu alors voyages et richesse !......

—Les voilà ! s'écria Williams.

—Qui ? demanda Bernard.

—Mais les gens de la troupe.

—Faites feu tous trois sur cette canaille !

Ils furent feu simultanément.

—Eh bien, dit Bernard, qui achevait de boire son verre de rhum.

—Trois de moins, dit le Parisien, mais ils approchent.

En ce moment, les crosses de fusil de la petite troupe heurtèrent la porte.

—Enfoncez ! cria une voix qui était sans doute celle du chef.

Le Canadien se leva. Il venait de terminer son repas.

—Je crois que ça va chauffer dûr tout à l'heure, dit-il.

Puis, prenant la carabine.

—Allons, mes amis, il nous faut nous défendre.

Auparavant, laissez-moi dire un mot à ces messieurs.

Et s'adressant aux bandits :

—Messieurs, si vous vous obstinez à vouloir nous attaquer, je vous avertis que pas un de vous ne sortira vivant de cette bataille. Aû contraire, laissez-nous la paix et je vous jure que Ragling vous paiera quand même ce qu'il vous doit...... c'est-à-dire ce qu'il vous devra quand vous nous aurez pris le produit du claim que nous lui avons vendu.

—Expliquez-vous ? demanda le chef, qui, comme on le sait, n'était autre que l'anglais Roberts.

—Tout simplement, répondit le Canadien, allez chercher le changeur et me l'amenez, je me charge du reste.

—Mais c'est le trahir ?

—Trahir un traître, le diable en rit, messieurs !

—Quand Ragling nous aura payés, il nous fera assassinés.

—Je vous réponds du contraire.

— Comment cela ?

—Je ne puis m'expliquer davantage. Si vous refusez, cela m'est égal.

—Nous refusons.

—C'est bien.

Le Canadien se tourna vers ses amis.

—Vous êtes témoins, messieurs, dit-il, que j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter toute effusion de sang.

—Voilà bien des cérémonies, dit le Marseillais.

—Nous avons assez parlementer, dit le Parisien, débarrassons-nous de cette canaille et partons ; il me tarde d'être à Melbourne.

—Nous sommes chrétiens, dit le Canadien, et il ne fallait pas livrer bataille, sans avertir ces malheureux, sans faire notre possible pour les détourner de leur projet.

A ce moment la porte s'ébranla, puis elle s'écroula.

—Feu ! cria le Canadien.

Quatre coups de feu retentirent, puis quatre autres encore et huit hommes tombèrent foudroyés. Un seul de la troupe, c'était Roberts, était demeuré debout.

Il ôta son chapeau, et, saluant :

—Tuez-moi, messieurs, je suis le chef.

—Non pas, dit le Canadien, en lui tendant la main.

—Que faites-vous donc, Bernard, fit le Parisien vivement. Vous tendez la main à un traître ?

—C'est un brave ! se contenta de dire le Canadien.

En effet, Roberts qui avait visiblement été un ancien soldat, se tenait fièrement debout et attendait son sort.

Le nègre épaula sa carabine.

—Williams ! s'écria Bernard, baissez votre arme, s'il vous plaît, assez de sang comme cela.... mais le coup était parti, et Roberts tomba.

—Qu'avez-vous fait ? s'écria de nouveau Bernard vous tuez un homme sans défense ? C'est mal, et si vous n'étiez mon ami, Williams, je vous dirais que c'est lâche.

—Pas un ne devait sortir vivant de cette bataille. Nous tenons parole, voilà tout, répondit le ponctuel nègre.

—Partons ! partons ! dit le Canadien, tristement... quittons ce lieu....

XII

EN FRANCE !

Depuis dix jours, le bâtiment français qui faisait le service du Hâvre à Melbourne et de Melbourne au Hâvre était en mer et marchait à grande vitesse. Mais la mer était si grosse, que la rapidité de sa marche n'ôtait rien aux mouvements du roulis qui couchait le navire tantôt à droite, tantôt à gauche.

Sur le gaillard d'arrière, quatre hommes causaient joyeusement.

—Je crois que nous arrivons, fit l'un deux qui était de taille gigantesque. Vous n'en n'êtes pas fâché, le Parisien ?

—Mais non, mon cher Bernard, il me tarde de revoir le pays de mon enfance.

En effet, on distinguait quelque peu le Hâvre avec ses quais et ses jetées bordés de curieux.

Tout à coup, comme par miracle, pour ainsi dire, le soleil parut, le vent tomba, la mer devint unie comme une large nappe de cristal ; la brume, qui couvrait les côtes, se déchira comme un voile qui s'envole en lambeaux.

Alors les riants coteaux de France apparurent avec leurs milles maisons blanches, se détachant sur le bleu du ciel.

—Bonjour ! soleil de France ! s'écria le Parisien, avec transport, comme il y a longtemps que je ne t'ai vu !.... et que tu es beau....

Bernard, Dupont et Williams gardaient tous trois un religieux silence.

Deux heures après, les quatre amis montaient les degrés de l'hôtel qui, à cette époque, avoisinait le bureau de poste.

....

Le lendemain, le soleil s'était levé dans un de ces nuages rouges découpant ses rayons ensanglantés sur la crête des vagues noires.

De nouveau le vent soufflait bruyamment du port et grondait par lourdes rafales.

Nos quatre amis se promenaient sur la jetée et respiraient le parfum salin de la vague qui roule bruyante sur la grève.

—Où irons-nous ? demanda Bernard.

—En effet, dit Williams, il ne sert à rien d'être riches, si nous restons éternellement ici à nous promener sur les quais.

—Si nous allions à Paris, dit le Parisien. Ce soir, il y a aux champs Elysées, un concours de tir,

nous pourrions peut-être y prendre part, ou au moins y assister.

—Oui, à Paris, dit Dupont. J'ai beaucoup entendu parler de la ville de Pari mais je ne l'ai guère vue.

A onze heures, ils prirent le train-express pour Paris. Quelques heures après, ils débarquaient à la gare Montparnasse.

On dit que dans les grandes villes, à Londres, par exemple, un éternel nuage de fumée plane durant tout le jour et les tient constamment dans une demi obscurité. Mais à Paris, il n'en est pas ainsi. Le soleil darde ses rayons dans tous les coins et recoins de la ville. Le ciel est bleu et sans nuage.

N[illegible] tre amis, habitués à vivre dans des milieux [illegible] u moins " select s," à cotoyer les montagnes et les rochers de l'Australie, sont quelque peu surpris—agréablement, faut le dire—de constater qu'à Paris, les rues sont larges, propres, bien pavées, pleines de lumière.

Ce qui les empoigne le plus, c'est l'immensité de la ville.

—Comment nous rendrons-nous où nous voulons aller ? avait murmurer Dupont.

Le Parisien sourit.

—Suivez-moi, dit il, je connais " mon Paris " !..

—Il est entendu, dit Bernard, que nous allons d'abord dîner.

—Puis, fit Williams.

—Et que nous nous rendrons ensuite au concours de tir.

—Bien, allons dîner, fit le Parisien.

Après dîner, ils se remirent en route.

—Avons-nous loin à aller, fit Dupont, car, savez-vous que je suis très las.

—Non, ce n'est pas loin, dit le Parisien, une affaire de dix minutes pour nous rendre aux champs Elysées ; allons y à pied.

Les dix minutes s'écoulèrent et c'est à peine si les quatre amis avait fait trois ou quatre rues.

Les dix minutes s'ajoutèrent à dix autres, puis à dix autres encore, et les quatre amis allongeaient le pas.

Enfin, ils arrivèrent, mais ils avaient mis une heure à parcourir une distance qui, au premier abord, avait paru insignifiante au Parisien.

—Ouf ! dit Dupont, il est temps que j'arrive, ces trottoirs de pierre me cassent la jambe.

—Le fait est, dit Williams, que nous y sommes peu habitués.

Aux champs Elysées, la foule était immense. Tout le monde se pressait au milieu du parc, endroit où le concours allait avoir lieu. Le Parisien

s'informa à quelle heure allait avoir lieu le concours, quelle récompense recevrait le vainqueur et quelles étaient les conditions de ce concours.

Il apprit que le concours allait avoir lieu dans un quart-d'heure, que le vainqueur recevrait une croix en or, que les conditions étaient celles-ci : à quarante verges était placé le but. Ce but se composait d'un grand morceau de carton sur lequel étaient dessinés plusieurs cercles. Le plus petit des cercles, le centre, était le but que les tireurs devaient atteindre.

—Bien, avait murmuré Bernard, nous tâcherons d'y arriver.

Et le Canadien, suivi de ses amis, était venu se placer tout près des cordes qui entouraient l'espace où devaient se placer les candidats.

Bientôt, le son argenté d'une cloche se fit entendre. Aussitôt, dix hommes arrivèrent : neuf français et un anglais. Ils vinrent se mettre dans l'espace qui leur était réservé. Sur une table, il y avait dix pistolets, sur une autre, vingt épées.

Car, ce que le Parisien n'avait pu savoir, c'est qu'après le concours de tir, devait avoir lieu un assaut d'armes, une joute d'escrime.

Juché sur une espèce de " husting," un homme s'écria tout à coup :

—Messieurs, l'heure est venue, allez !

Un des candidats saisit un revolver et tira, mais

manqua le but. Un deuxième, un troisième, un quatrième tira, mais tous, jusqu'au dixième, ne furent pas plus heureux que le premier.

Restait l'Anglais. Celui-ci, très froid, très calme, saisit à son tour un revolver, l'examina attentivement, visa, puis tira. La balle passa à un doigt du centre. Il était le vainqueur.

Celui qui était sur le " husting " s'écria alors :

" Quel est celui, d'entre-vous, qui désire prendre part à ce concours ? "

Il n'avait pas terminé sa phrase que Bernard sautait par dessus les cordes en disant :

—Moi, moi.

A la vue du gigantesque Canadien, l'Anglais fronça les sourcils, mais ne prononça pas une parole.

Bernard, sans se soucier nullement de son adversaire, prit un pistolet, visa à peine et tira.

Le but venait d'être atteint en plein centre.

Un hourra formidable se fit entendre.

—Il ne sera pas dit, murmura Bernard, qu'un Anglais aura triomphé d'un Français en plein Paris.

—Nous le verrons bien, murmura à tour l'Anglais, en saisissant une épée.

Les neuf autres candidats s'étaient retirés.

—Nous allons en effet le voir, répondit Bernard, en imitant son concurrent.

Au commandement de " Allez " ils tombèrent en garde. Dès les premières passes, il fut facile de prévoir quelle serait l'issue de la lutte. Bernard se contentait de parer, en souriant.

L'Anglais était facile à formaliser. Il se vit impuissant, vaincu devant une foule qui, disons-le, ne lui était guère sympathique. Il eût été victorieux sans l'arrivée inopportune du Canadien. Il résolut d'en finir au plus tôt avec lui.

Il continua donc d'attaquer avec rage et comme ce mode d'attaque ne lui était pas profitable, il résolut d'y mettre fin par quelque coup hardi.

Il s'agissait d'atteindre l'adversaire à la joue, voilà tout.

—Allons, finissons-en, dit-il, en portant un coup qui, selon lui, allait terminer la lutte.

—Oui, finissons-en, repéta le Canadien, qui, soudain, par un botte brillante, fit sauter à dix pas l'épée de l'Anglais.

Celui-ci, désarmé tout à coup demeura tout hébété. Vraiment, il faisait triste figure.

—Si monsieur veut prendre sa revanche, dit le Canadien, en s'inclinant....

La foule applaudit à outrance.

—Oui, oui, criaient mille voix.

L'Anglais revint l'épée à la main.

—Allons, en garde ! s'écria-t-il !

—Oui, oui, en garde, répéta le Canadien, qui dès les premières passes, fit de nouveau sauter le fer des mains de son concurrent.

—Mais touchez-moi donc, monsieur, s'écria le malheureux fils d'Albion, et nous aurons terminé ce jeu.

—Eh bien ! mon ami, reprit Bernard, reprenez votre arme, je vais y voir.

Et aussitôt, en faisant une troisième fois sauter à vingt pas l'épée de l'Anglais, le Canadien le toucha légèrement à la joue.

—Voilà qui est fait ! dit-il, en remettant son épée sur la table.

—Et bien fait ! malpeste, reprit le Marseillais. Une dame alors s'avança vers le Canadien. Elle tenait dans sa main un très riche écrin dans lequel était une croix en or masif.

—Cette croix est destinée au vainqueur, monsieur dit-elle, en s'adressant à Bernard, je crois qu'elle vous appartient.

Le Canadien s'inclina galamment.

—Madame, dit-il, de sa voix rude et mâle, si cette croix m'appartient, je désire en faire cadeau.

— A qui donc, monsieur ?

—Aux Sœurs des Pauvres, madame.

—Ah ! monsieur, cela ne me surprend pas, car je sais depuis longtemps, et tout le monde sait avec

moi, que la générosité s'allie parfaitement à l'adresse ou à la bravoure.

—Cela, en effet, ne doit pas vous surprendre, madame, répondit Bernard, car je suis dans un pays où la générosité, l'adresse et la bravoure sont très communes.

—Vous n'êtes donc pas de Paris ?

—Je suis Canadien, madame.

—Eh bien, monsieur, je vous remercie au nom de celles à qui vous voulez du bien. Je leur dirai que ce don leur est fait par un Canadien.

—Et vous ajouterez : Français ; car, madame, un Canadien s'enorgueillit toujours d'être aussi Français !

—Votre nom ? monsieur.

—Bernard Riberdy.

En un clin-d'œil tout Paris sut que le vainqueur des concours était un étranger, que cet étranger était Canadien, et que ce Canadien se nommait Bernard.

Le nom de notre ami fut dans toutes les bouches.

—Pour un triomphe, voilà un triomphe, murmurait le Parisien.

—Ma foi, oui, dit le Marseillais, c'est comme dans un rêve !....

—Eh bien, mes amis, dit Bernard, en s'adressant

à Dupont, Williams et le Parisien, l'avons-nous assez roulé notre Anglais.

—Vous avez été impayable, dit le Parisien.

—Le fait est, dit Williams, que vous êtes Bernard, d'une adresse merveilleuse.

Ils partirent pour se rendre à un restaurant voisin.

Dupont était songeur. Il marchait tête baissée, ne soufflant mot.

—Qu'avez-vous donc, mon ami, lui demanda, Bernard.

—Il y a quelque chose dans tout cela que je ne puis comprendre, dit le Marseillais.

—Qu'est-ce donc ?

—Où avez-vous appris à tirer si bien de l'épée.

—N'est-ce que cela qui vous intrigue ?

—Mais oui, je le crois.

—Mon père, je vous l'ai déjà dit, avait beaucoup voyagé. Il tirait fort bien de l'épée. Il fut mon premier maître ..... et je fus son digne élève ! ..... voilà.

—Je ne vous connaissais pas cette qualité, cher ami.

XIII

ON SE SÉPARE.—RETOUR.

Il ne faut pas croire que nos quatre amis se plurent longtemps au genre de vie qu'ils menèrent à Paris. Non. Il leur fallait à eux, une vie plus active encore. Ils voulaient le danger, la vie dure, droite comme le devoir, la vie de l'aventurier enfin qui se bat partout à l'aventure dans les bois. Aussi, après quelques jours de vie joyeuse, intéressante même, à Paris, prirent-ils le parti de repartir pour un autre pays.

Mais où aller ?

C'était la grande question, le point interrogatif mystérieux.

Le nègre voulait aller en Australie.

Le Marseillais et le Parisien voulaient visiter la France.

Bernard voulait partir pour le Canada.

Après quelques jours d'une discussion vive, on arriva à cette conclusion : Williams Jicalha devait retourner à Melbourne où sa cousine l'attendait ; Dupont devait aller résider à Marseille ; le Parisien

demeurerait à Paris et Bernard partirait pour le Canada.

—Nous allons en ce cas, nous séparer, fit le Canadien.

—Mais oui, dit Dupont les yeux humides, c'en a tout l'air.

—Hélas ! fit le Parisien, pourquoi sommes-nous riches !

—Bah ! philosopha le nègre, il fallait toujours en venir là ; autant vaut aujourd'hui que demain.

Sauf le Parisien qui demeurait à Paris, les autres se préparèrent au départ.

C'est à ce moment que Bernard se sépara de ses amis.

Jamais il ne devait les revoir.

Quoique né, semblait-il, uniquement pour la vie d'aventures, de dangers, la vie de soldat, Bernard, devenu riche, fut homme de société et de salon.

Il s'éjourna quelques semaines encore à Paris, puis se rendit à Londres.

De Londres, il s'embarqua pour l'Amérique.

Lorsqu'enfin, il toucha du pied le sol canadien, il se sentit tout à l'aise et bénit son étoile qui l'avait conservé intact, lui, le héros de tant d'aventures extraordinaires.

Parti à l'âge de trente-neuf ans, de St-Cuthbert, comté de Berthier, il y revenait à l'âge de quarante-neuf ans. Ses voyages ne l'avaient nullement fatigué. Il était tout aussi robuste, tout aussi vigoureux à son arrivée qu'il l'était à son départ.

A cinquante ans, il épousa Madame veuve Gauthier, de St-Cuthbert, où il avait définitivement établi ses pénates. Bon chrétien, croyant sincère, il termina ses jours dans la tranquillité, dans la douceur d'une vie heureuse.

Bernard aimait souvent à raconter à ceux avec lesquels il était le plus intimement en contact, les péripéties de sa vie d'aventures. Et il le faisait dans un style imagé et énergique. Il avait même écrit ou fait écrire quelques notes qu'il donna à l'auteur de cet ouvrage.

Mes lecteurs croiront peut-être que les faits que j'ai rapportés jusqu'ici sont imaginés. Bernard Riberdy, lui-même, me les a racontés, m'assurant qu'il en avait bel et bien été le héros.

Le lecteur sera-t-il intéressé à connaître les côtés saillants de la vie intime de Bernard Riberdy, la part active qu'il prit aux luttes politiques de son Comté ?

Peut-être oui, peut-être non.

Quoiqu'il en soit, nous écrirons un jour l'histoire de la vie toute originale qu'à menée Bernard Riberdy, à St-Cuthbert, depuis son arrivée de ses voyages et jusqu'à sa mort, si ce récit de sa vie d'aventures reçoit du public un bon encouragement.



TABLE
